

« Les récits bibliques nous font entendre que de tout temps l'altérité ou l'irréductible différence de l'autre, son étrangeté même, qui fait éprouver la diversité comme dangereuse, menaçante parfois, est un passage obligé pour grandir en humanité. »

Gilbert Brun

Communauté Mission de France  
BP 101 - 94171 LE PERREUX SUR MARNE Cedex  
Tel : 01 43 24 95 95 - Fax : 01 43 24 79 55  
secretariat@missiondefrance.fr - missiondefrance.fr

L. A. C. - n° 297 Les migrants, quels déplacements !

## LES MIGRANTS, QUELS DÉPLACEMENTS !

- Poser sa valise
- Une société qui perd la tête
- L'hospitalité fragilise et révèle les identités



<b>ÉDITORIAL : MIGRANTS, QUELS DÉPLACEMENTS !</b>	
Guy PASQUIER .....	1
<b>L'AMPLEUR DES MIGRATIONS INTERNATIONALES</b>	
Benjamin STECK .....	4
<b>WELCOME : ACCUEILLIR EN FAMILLE</b>	
Matthieu et Nadège DEMANGE .....	13
<b>J'HÉBERGE DES RÉFUGIÉS DÉBOUTÉS</b>	
Gilbert DELANOUE .....	17
<b>AVEC TÉNACITÉ ET INVENTION, TROUVER DES SOLUTIONS</b>	
Brigitte Le SOURN .....	23
<b>QU'EN EST-IL DE LA PÉNALISATION DE LA SOLIDARITÉ ?</b>	
Denis ROUCOU .....	27
<b>UNE SOCIÉTÉ QUI PERD LA TÊTE...</b>	
Benoist de SINETY .....	33
<b>LA SOUPE QUI ME CONDUIT VERS LES MIGRANTS</b>	
Françoise RICHARD .....	38
<b>UN TRAVAIL DE FOURMIS</b>	
Corinne DUROT .....	42
<b>POSER SA VALISE</b>	
Propos recueillis par Gersende de VILLENEUVE .....	46
<b>UN PARCOURS D'INTÉGRATION</b>	
François .....	50
<b>L'HOSPITALITÉ FRAGILISE ET RÉVÈLE LES IDENTITÉS</b>	
Alain THOMASSET .....	56
<b>MIGRATIONS ET DÉPLACEMENT DES REPRÉSENTATIONS DE DIEU</b>	
Jean-Marie PLOUX .....	66
<b>DE BABEL À PENTECÔTE</b>	
Gilbert BRUN .....	78
<b>ALICE ZENITER, L'ART DE PERDRE</b>	
Nicolas RENARD .....	84
<b>RÉSONANCES : CHERS AMIS MAGHRÉBINS</b>	
Alain LE NÉGRATE .....	88

## Communauté Mission de France

La "LETTRE AUX COMMUNAUTÉS", revue bimestrielle de la Communauté Mission de France, est un lieu d'échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et en d'autres pays.

Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origines diverses : témoignages personnels, travaux d'équipe ou de groupe, études théologiques ou autres, réflexions sur les événements... Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi. Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l'avenir de l'homme. ■

### Lettre aux Communautés

Communauté Mission de France - BP 101 - 3 rue de la Pointe - 94171 Le Perreux-sur-Marne Cedex.

Tél : 01 43 24 95 95 - Fax : 01 43 24 79 55 - Courriel : [secretariat@missiondefrance.fr](mailto:secretariat@missiondefrance.fr) - Site : [www.missiondefrance.fr](http://www.missiondefrance.fr)

<b>Directeur gérant</b>	: Arnaud FAVART
<b>Responsable</b>	: Nicolas RENARD
<b>Comité de rédaction</b>	: Pierre CHAMARD-BOIS, Dominique DEVISSE, Arnaud FAVART, Gersende de VILLENEUVE, Michel GROLLEAUD, Bernard MICHOLLET, Guy PASQUIER, Nicolas RENARD, Matthieu FONTAINE, Isabelle SALEMBIER
<b>Relecture</b>	: Michel GROLLEAUD
<b>Abonnements</b>	: Secrétariat
<b>Photos</b>	: Communauté Mission de France
<b>Réalisation</b>	: Agence Kaolin, 8 avenue du Maine, 75015 Paris, <a href="http://agencekaolin.com">agencekaolin.com</a>
<b>Secrétaire de rédaction</b>	: Magali REBEAUD
<b>Maquette</b>	: Arnaud TOMASSO
<b>Correction</b>	: Cécile BENOISTON
<b>Impression</b>	: Chevillon, Sens (89) - Dépot légal n° 469 N° commission paritaire : 1119 G 85660



ÉDITORIAL

## MIGRANTS : QUELS DÉPLACEMENTS !

Par Guy Pasquier

**J**e suis lié au sort des marins au long cours, car ce fut aussi ma vie pendant 15 ans. Ils sont surtout philippins, indiens, chinois, indonésiens, russes, ukrainiens, etc. Ce sont des migrants du travail mondialisé. Je les rencontre maintenant en les visitant à bord de leurs bateaux en escale dans le port du Havre. Cette vie, qui s'est bien améliorée, est faite de frustrations et de sacrifices, comme disent les Philippins. Ce qui l'embellit est la fraternité vécue dans les équipages à plusieurs nationalités, cultures, origines et religions. J'entends souvent dire : « Ici, c'est comme une famille ». C'est une approche limitée, mais ce qui se vit là est une invitation à voir l'humanité comme étant une, au-delà des diversités, et comme chrétien, à la considérer comme étant l'unique famille de Dieu, dont il a fait sa demeure en devenant l'un de nous en Jésus, notre frère à tous.

Le long cortège des migrants, hommes, femmes et enfants, dans les derniers mois de 2016 et au début de 2017, dans le froid et la neige, fuyant la guerre en Syrie et en Irak, débarquant en Grèce, marchant à travers les Balkans jusqu'en Allemagne, a ému au plus haut point. Ce fut de même pour ceux aboutissant sur l'île de Lampedusa et en Sicile, sur des embarcations surchargées, secourues par des bateaux comme l'Aquarius, forcé de rester à quai maintenant. Ces migrants viennent d'Érythrée, du Soudan, pays de dictature ; ils quittent aussi d'autres

pays africains, cherchant une vie meilleure pour eux-mêmes, leurs familles et leurs enfants. Comment rester insensible à toute cette détresse humaine ?

Les pays de l'UE se barricadent et font un tri parmi les migrants, un petit nombre pouvant espérer obtenir le statut de réfugiés. Les frontières se ferment à tous les autres, aux migrants dits économiques, les plus nombreux. Notre pays n'est plus un pays d'accueil. Sensible à l'état de l'opinion publique remuée par des populistes de tout bord, des lois restrictives à l'immigration ont été adoptées. Les États d'où viennent ces migrants s'appauvrissent et leurs dirigeants se remplissent les poches. La France, encore bien présente dans cette contrée, peut-elle se laver les mains face à de telles situations d'injustice et de misère grandissante ?

Les migrations ne s'arrêteront pas de sitôt. Voyez les longues files de migrants, en famille, fuyant la dictature au Venezuela, cherchant à gagner un pays comme le Pérou passant pour un eldorado, aux assises pourtant bien fragiles. La colonne des Honduriens a pris le relais : c'est la misère et le crime organisé qui les mettent sur la route de l'exode. Leur but final, à travers le Mexique, est d'atteindre les États-Unis où M. Trump promet de les attendre à coups de fusil.

Comment ne pas être atteint dans son humanité face à un tel spectacle et face aussi au repliement inhumain ?

C'est ce qui a amené la *Lettre aux Communautés* à proposer ce numéro sur les migrants. Pour prendre la mesure du phénomène tout d'abord. L'Europe est touchée mais le plus gros des mouvements des migrants se situe dans les pays du sud et ce sont des mouvements de grande ampleur.

Nous pouvons être tentés de nous replier mais beaucoup pratiquent l'accueil sous différentes formes et ce numéro en témoigne : il donne la parole à ceux qui s'engagent au quotidien dans des cadres différents pour recevoir les migrants de façon humaine. Et puis la parole est aussi donnée à deux personnes qui ont vécu la migration et réalisé un parcours d'intégration. Est-ce un délit d'accueillir de la sorte ? Un article fait le point sur la question.

L'accueil d'étrangers peut nous fragiliser. Mais il nous rend plus humains. Un autre texte le montre. La rencontre de l'étranger peut même être de nature à enrichir notre perception de Dieu. L'Ancien Testament en témoigne. Notre diversité est une richesse. On le mesure dans le récit de la Pentecôte.

Nous n'arriverons pas à faire face aux défis du développement, du changement climatique, en nous barricadant, en voyant l'autre comme une menace. La seule solution pour s'en sortir est une recherche de consensus mondial, dans un vaste mouvement solidaire.

Puisons abondamment et sans mesure dans notre fonds chrétien. N'oublions pas : nos pères dans la foi étaient des migrants et notre Dieu s'est révélé à travers l'errance et l'exode. La rencontre de l'autre, différent par son origine, sa culture, sa religion est nécessaire pour grandir en humanité dans une approche universelle. Comme chrétiens, tel est notre déplacement à faire.

## PROCHAIN THÈME :

N° 298 LE VERBE S'EST FAIT CHAIR



## L'AMPLEUR DES MIGRATIONS INTERNATIONALES

Par Benjamin Steck

**Benjamin Steck est professeur de géographie à l'université du Havre, chercheur à l'Unité mixte de recherche CNRS IDEES. Ses travaux portent principalement sur les interactions entre transport et développement, tout particulièrement en Afrique de l'Ouest.**

Les migrations humaines ne sont pas une nouveauté dans l'Histoire. Elles sont même constitutives de cette Histoire. Les êtres humains sont des êtres du mouvement. Georges Perec écrit en 1974 : « L'espace est un doute : il me faut sans cesse le marquer, le désigner ; il n'est jamais à moi, il ne m'est jamais donné, il faut que j'en fasse la conquête<sup>1</sup>. » Il y a là un principe universel qui résulte de ce qu'Éric Dardel suggère en 1952 : « Connaître l'inconnu, atteindre l'inaccessible, l'inquiétude géographique précède et porte la science objective<sup>2</sup>. » Le mouvement peut être de proximité ; il peut prendre les dimensions

1. Georges Perec, *Espèces d'espaces*, Paris, Galilée, 1974 (édition de 1992), p. 122-123.

2. Éric Dardel, *L'homme et la terre*, Paris, Éd. du Comité des travaux historiques et scientifiques, 1952 (édition de 1990), p. 1.

de la Terre. Il peut être interne à un territoire souverain ; il peut franchir les frontières. Il peut être contraint ; il est aussi volontaire et libre. Il résulte d'une urgence vitale ; il peut aussi exprimer une totale gratuité.

Les hommes ont progressivement occupé toute la Terre, faisant ainsi coïncider l'écoumène, c'est-à-dire leur maison commune, et l'ensemble des terres continentales, quelles qu'en soient les caractéristiques naturelles, ainsi qu'une grande partie des espaces océaniques qui à eux seuls occupent 71 % de la surface du globe. Les scientifiques reconstituent peu à peu les trajectoires des hominidés à partir de plusieurs foyers originels dont le plus volontiers accepté comme primordial est l'Afrique. Cela dit, les connaissances sont encore ténues et d'autres foyers pourraient très bien apparaître au gré des découvertes scientifiques. Une certitude demeure : l'espèce humaine, malgré ses fragilités, les menaces qui ont failli la faire disparaître à plusieurs reprises, les incertitudes qui n'ont jamais

vraiment cessé d'en entourer le développement, est une espèce conquérante qui a révélé une capacité d'adaptation à la diversité des milieux terrestres, bien au-delà de ce qui est observé dans le monde végétal et le monde animal.

Cet appel de l'ailleurs, aussi ancien que l'humanité, s'est accéléré depuis l'imposition du libéralisme dominant au monde entier à partir de l'Europe, depuis le XVI<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. Couplée à un approfondissement de la connaissance scientifique et à la multiplication des innovations technologiques dont le rythme de production semble lui aussi s'accélérer, cette diffusion humaine, dans un cadre de rapports de force inégaux, a eu pour effet l'exacerbation des gradients de développement, c'est-à-dire des différentiels de niveau de vie entre des populations qui peuvent être proches les unes des autres. Plus l'écart est grand sur de courtes distances, plus il est susceptible de susciter des mouvements humains puissants, d'une ampleur considérée comme nouvelle dans l'histoire de l'humanité.

---

3. Fernand Braudel, *Civilisation matérielle, économie et capitalisme, XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles* : 1. *Les Structures du quotidien* ; 2. *Les Jeux de l'échange* ; 3. *Le Temps du monde*, Paris, Armand Colin, 1979.

## ■ QU'EST-CE QU'UN MIGRANT INTERNATIONAL ?

Avant d'aller plus loin, doit être réglée une question épistémologique : qu'est-ce qu'un migrant international ? En France, est considéré comme migrant international une personne née étrangère à l'étranger, ce qui exclut d'une part les Français nés à l'étranger mais inclut d'autre part les migrants qui, depuis leur arrivée, ont acquis la nationalité française. Il faut aussi distinguer le nombre total d'immigrés qui vivent dans un État ou un groupe d'États et les flux (les entrées – immigration – et sorties – émigration – sur un pas de temps donné). Le solde migratoire est la différence entre le nombre de personnes qui immigreront et celles qui émigreront. Ce solde migratoire est un élément de la croissance démographique totale d'un État, aux côtés du solde naturel, solde lui-même impacté par les naissances et les décès des migrants. Il se trouve que des États peuvent héberger un nombre élevé de migrants, sans pour autant que les flux soient importants. À l'inverse, certains États hébergent peu de migrants internationaux mais reçoivent des flux croissants. C'est le résultat de l'histoire et des variations observées de

l'attractivité de tel ou tel État. Celle-ci évolue en fonction de la conjoncture économique ou de la politique migratoire qui est conduite. L'attractivité est aussi le fruit des représentations collectives et personnelles qui se forment et se déforment, selon les faits avérés ou les discours qui les diffusent par le biais des médias dont les réseaux sociaux sont devenus un élément décisif. Ces migrants internationaux ne représentent qu'une partie des mouvements migratoires totaux qui incluent aussi les mouvements à l'intérieur des frontières des États et qui, pour certains, s'opèrent en masse, en fonction des changements économiques ou culturels internes à ces mêmes États. En Afrique de l'Ouest, par exemple, les populations qui vivent dans les zones intérieures des États, en zone soudano-sahélienne, migrent massivement vers les zones littorales et tout particulièrement les métropoles maritimes, comme Abidjan, où elles espèrent trouver des possibilités plus nombreuses d'emploi. En Europe, les flux migratoires internes aux États se sont inversés au XX<sup>e</sup> siècle au bénéfice des espaces méridionaux réputés plus attractifs pour des raisons de cadre de vie, alors qu'ils s'étaient partiellement vidés au XIX<sup>e</sup> siècle.

## ■ AMPLEUR DES MIGRATIONS INTERNATIONALES

Selon l'Institut national des études démographiques en France, reprenant les travaux de l'Organisation des Nations unies, en 2017<sup>4</sup> il y aurait dans le monde 258 millions de migrants internationaux, personnes installées dans un pays différent de celui où elles sont nées. Cela ne représente en fait qu'une faible part de la population mondiale, environ 3,4 %, loin des propos de certains qui se complaisent à décrire une submersion radicale des structures d'organisation du monde contemporain. Toutefois leur nombre croît – 220 millions en 2010, 248 millions en 2015 – avec un rythme élevé (+ 2,4 % par an en moyenne).

Sur ces 258 millions de migrants internationaux, 106 millions sont nés en Asie, 61 millions en Europe, 38 millions en Amérique latine et dans les Caraïbes, 36 millions en Afrique.

Une telle répartition met à mal bien des propos trompeurs. Ce n'est pas l'Afrique qui dominerait les flux migratoires mondiaux. La place de l'Europe dans ce classement rappelle combien les migrations ne sont pas unidirectionnelles et combien le poids de l'Histoire marque encore les évolutions en cours. Les États riches à l'échelle mondiale sont aussi des États où les populations se déplacent et changent d'État de résidence, pour diverses raisons, à la condition de préciser qu'elles le font dans des conditions générales qui ne sont pas les mêmes que celles que connaissent les populations des États du Sud. Les expatriés du Nord participent, pour la plupart, à la mondialisation par le haut.

64 % des migrants internationaux, soit 165 millions de personnes, résident dans un pays développé. Ils n'étaient que 58 % en 2000. Tout en tenant compte de cette évolution, qui traduit l'ampleur des gradients de développement, il se confirme que tous les flux ne sont pas orientés du Sud vers le Nord, remettant à leur juste place des préjugés qu'il faut combattre. La répartition des destinations

---

4. Nations unies, Division de la population, Département des affaires économiques et sociales, *International Migration Report 2017*.

des migrants est instructive à cet égard. En 2017, 80 millions de migrants internationaux résident en Asie, 78 millions en Europe, 58 millions en Amérique du Nord. Le déplacement du centre de gravité de l'économie mondiale et du pouvoir vers l'Asie est aussi une réalité humaine. L'Europe demeure toutefois une destination majeure, assez loin devant l'Amérique du Nord dont l'attractivité n'est probablement pas aussi avérée au XXI<sup>e</sup> siècle qu'elle le fut aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles.

Les migrations internationales ne correspondent pas nécessairement à un changement de continent. Les études des Nations unies révèlent que la majorité des migrants internationaux résident dans un État situé dans leur région de naissance, au sens de l'ONU. Si l'Europe se maintient comme l'un des foyers majeurs des migrations internationales, c'est surtout parce que les deux-tiers de ceux qui y sont identifiés comme migrants sont en fait des Européens qui vivent hors de leur État de naissance. La construction de l'Union européenne semble avoir favorisé ce phénomène. Il en va de même pour l'Asie avec 60 % des populations migrant par exemple du sous-continent indien, de la péninsule indochinoise, des Philippines vers les États riches

du Moyen-Orient. L'observation est semblable pour l'Océanie avec 60 % de migrants venant des grands archipels du Pacifique vers l'Australie principalement. C'est un peu moins vrai pour l'Afrique mais 53 % des migrants internationaux qui y sont localisés sont originaires d'un autre État africain que celui de leur naissance.

En affinant l'analyse, État par État, ce sont les États-Unis d'Amérique qui demeurent toutefois la première destination des migrants internationaux avec près de 50 millions de migrants qui y résident. Suivent, dans le classement mondial des États d'accueil, l'Arabie saoudite (12 millions), l'Allemagne (12 millions), la Russie (12 millions), le Royaume-Uni (9 millions), les Émirats arabes unis (8 millions) et la France (8 millions). Depuis la fin du XX<sup>e</sup> siècle, le Moyen-Orient est devenu un foyer d'appel majeur, à l'échelle mondiale, pour de nombreuses populations à la recherche d'un emploi dans les grands chantiers que ne peuvent pas ou ne veulent pas assurer les populations locales.

C'est ainsi que les États-Unis ne sont pas en tête des pays qui comptent la plus forte part d'immigrés

par rapport à l'ensemble de leur population. Les immigrés représentent 15,3 % de la population américaine alors que leur part dépasse les 88% dans les Émirats arabes unis, premier pays au monde pour la proportion d'immigrés dans la population totale. En France, les statistiques demeurent un peu incertaines. Selon l'ONU, ce serait 12 % de la population résidente qui relèverait de la catégorie des migrants internationaux.

Les opinions publiques des États dits du Nord sont sensibles à ce qui est dit sur l'ampleur des migrations internationales venant du Sud et se dirigeant vers le Nord. Elles oublient que les principales migrations sont dirigées en fait de certains États du Sud vers d'autres États du Sud. Les Nations Unies évaluent à 82,3 millions les migrations Sud-Sud et à 81,9 millions les migrations Sud-Nord. Il est vrai que la notion de Sud et de Nord ne recouvre pas vraiment la fracture sociale qui sépare les pays les plus pauvres et les plus affligés par les guerres, les épidémies, les disettes, des pays les plus riches, certains d'entre eux étant considérés comme des États du Sud.

## LES RÉFUGIÉS

L'une des questions les plus cruciales et les plus tragiques qui se pose quand on étudie les migrations internationales est celle des réfugiés, quels que soient les motifs qui les ont fait fuir leur pays, réfugiés des guerres civiles, des persécutions, des dictatures, des changements climatiques... Selon les Nations unies, 15,7 millions de réfugiés ont fui leur pays d'origine mais le nombre de déplacés internes, ceux qui ont fui leur résidence tout en restant dans leur propre pays, s'élève à 33,3 millions de personnes. Variables selon les années, reflet des crises qui traversent telle ou telle région du monde, les migrations des réfugiés représentent en moyenne 10 % des migrants internationaux. Plus de 80 % d'entre eux sont originaires des pays en développement. L'Afrique, malmenée par des crises politiques à répétition, en est le continent emblématique avec des États comme la République démocratique du Congo, le Soudan, la Somalie ou, en d'autres temps, le Rwanda, le Liberia et la Sierra Leone, pour ne citer que quelques noms. L'Asie n'est pas épargnée, avec les cas récents de la Birmanie, par exemple, mais surtout du Proche et du Moyen-Orient dont les

réfugiés palestiniens témoignent d'une inscription dans la durée. Il y a là un problème humain majeur que les institutions internationales peinent à résoudre compte tenu des politiques souveraines des États, de moins en moins enclins à ouvrir leurs frontières.

## ■ LES MIGRATIONS AU SEIN DE LA MONDIALISATION

L'humanité connaît donc une accélération et une massification des migrations. Ces migrations contemporaines résultent d'une interaction dynamique entre plusieurs composantes du système-monde :

- la croissance démographique de l'humanité, même si elle ralentit, mais qui oppose :
  - des sociétés encore prolifiques, peinant à faire face à cette croissance qui suppose des efforts considérables en termes de santé, d'éducation, d'alimentation, de logement, de création d'emplois ;
  - des sociétés du vieillissement porteur de décroissance mais aussi de repli sur soi, d'affaiblissement de l'innovation, de coûts

sociaux accrus pour maintenir le niveau de vie auquel sont accoutumées ces populations vieillissantes ;

- les inégalités de développement qui expriment les injustices socio-spatiales fragmentant le monde en archipels entremêlés dont les deux extrêmes sont :
  - ceux de la prospérité matérielle accaparée par une minorité qui accumule des biens dans une logique de croissance prédatrice et de gaspillage destructeur, minorité qui se joue des frontières et considère le monde comme son champ d'action sinon de jeu ;
  - ceux de la vulnérabilité quotidienne où la survie des êtres humains est la seule question qui vaille quand il faut faire face aux besoins alimentaires élémentaires, à l'accès aux soins, à la possibilité de se former ;
- les systèmes productifs, expression de la capacité entrepreneuriale des êtres humains, à la fois moteurs de la création d'emplois et de richesses à partager, générateurs de biens et de services susceptibles de satisfaire les attentes croissantes du plus grand nombre, mais aussi dévastateurs des sociétés humaines et des milieux naturels et par conséquent porteurs de crises environnementales,

moteurs de migrations à venir ;

- les crises nées des conflits et des guerres que suscitent les injustices, les revendications territoriales, les oppositions d'idéologie, les rivalités de groupe qu'ils soient religieux, ethniques, linguistiques, les compétitions pour le pouvoir et les confiscations de celui-ci par des minorités, les jeux de la diplomatie mondiale et les intérêts des grandes puissances dominant le monde ;
- la réduction des distances, qui facilite les déplacements par la généralisation de moyens de circulation performants et qui ouvre les mentalités

à l'altérité par les technologies de l'information et de la communication, dans un monde interdépendant, interconnecté, unifié par les réseaux sociaux, culturels, financiers, techniques. Les migrations internationales sont ainsi le plus puissant révélateur des injustices qui marquent le monde contemporain. Les propos de ceux qui pensent qu'élever des barrières freinera, voire stoppera, ces mouvements de grande ampleur, sont mensongers, outre qu'ils sont inhumains. Il n'y a pas de mise en forteresse du monde qui tienne. L'Histoire le révèle, encore faut-il la connaître. La morale ne peut de toute façon s'en satisfaire.





## WELCOME : ACCUEILLIR EN FAMILLE

Par Matthieu et Nadège Demange

**Matthieu et Nadège habitent à Meaux. Ils ont quatre enfants et ils sont famille d'accueil dans le programme d'hospitalité de demandeur d'asile JRS Welcome depuis cinq ans. Matthieu et Nadège étaient tous les deux professeurs en classes préparatoires scientifiques.**

Dimanche dernier, en début d'après midi, Matthieu part chercher Nfally, jeune Sénégalais de 25 ans, à la gare de Meaux. Celui-ci est pris en charge par le Service jésuite des réfugiés (JRS pour *Jesuit Refugee Service*) depuis le mois de février, sa demande d'asile est en cours d'étude. Nous sommes sa cinquième famille d'accueil, il restera chez nous un mois et demi, jusqu'aux prochaines vacances de Toussaint.

Ce qui nous a poussés à ouvrir notre porte ? Un message du pape François, après le drame de Lampedusa en 2013 : « Nous regardons notre frère à demi-mort sur le bord de la route, peut-être pensons-nous " le pauvre ", et continuons notre route, et avec cela nous nous mettons l'âme en paix. » Ces paroles résonnent dans notre prière

comme un appel : nous avons à la maison une chambre inutilisée... Un ami jésuite nous parle alors du projet « Welcome » du JRS : des familles qui accueillent de jeunes migrants pour un ou deux mois. Nous nous sommes lancés ! Depuis, environ deux fois par an, nous accueillons des réfugiés à la maison.

### OUVRIR NOTRE PORTE

Avant chaque accueil reviennent des peurs, des craintes... À qui allons-nous ouvrir notre porte ? Mais aussi, saurons-nous assez bien accueillir cet « étranger », lui faire partager notre vie de famille sans trop nous imposer, arriver à ce qu'il soit à l'aise, à vivre un vrai partage ? Serons-nous à la hauteur ? Notre quotidien ne sera-t-il pas trop bouleversé ? Et puis, comment cela se passera-t-il avec nos quatre enfants ?... Dès que le réfugié arrive, toutes ces appréhensions s'estompent pour laisser place à la rencontre. « Chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. » Souvent, nous repensons à cette phrase et nous nous réjouissons de laisser le Christ entrer chez nous.

Le jour J, avec les enfants, nous avons préparé la chambre et quelques rafraîchissements pour fêter la venue de Nfally. Mais nous sommes tous un peu intimidés ! Heureusement Marie-Zoé, sa tutrice qui le suit de famille en famille depuis son arrivée à JRS, nous aide à briser la glace et nous présente son parcours. Elle le connaît assez bien puisqu'ils se rencontrent une fois par semaine pour déjeuner ensemble et partager sur ce qu'il a vécu. Cet accompagnement par le tuteur est pour nous une des forces de JRS, car nous savons qu'en cas de problème ou d'incompréhension avec Nfally, nous pouvons sans problème appeler Marie-Zoé pour en discuter.

Une question subsiste cependant : que va faire Nfally de ses journées ? Il n'a pour l'instant pas le droit de chercher du travail. Les demandeurs d'asile que nous avons reçus jusque-là prenaient, tous les jours ou presque, des cours de français, avec à la clé des progrès souvent remarquables. Lui n'en a pas besoin, puisque le français est sa langue maternelle... Mais JRS ne se résume pas à l'accueil en famille : Nfally est bien occupé par toutes les activités de « JRS jeunes ». Des rencontres entre les demandeurs d'asile et de jeunes Français :

théâtre, foot, soirées à thème, visites culturelles, auxquelles il participe activement.

Nous aimons cette complémentarité entre le tuteur, les familles d'accueil, JRS jeunes et la coordination. Chacun à sa place essaie d'accompagner un peu la personne accueillie, en partageant ce qu'il peut : du temps, une chambre, des compétences... On sait bien qu'on ne fait pas grand-chose devant l'ampleur de la tâche à accomplir, mais nous sommes heureux d'apporter notre pierre à l'édifice, de faire grandir la fraternité, de faire notre part comme le colibri. Dieu marche avec ceux qui souffrent.

Du côté de sa demande d'asile, Nfally est accompagné par un avocat pour préparer son entretien et monter son dossier. Depuis que nous avons suivi une formation avec JRS, nous comprenons mieux tous les tenants et aboutissants du droit d'asile et le parcours des personnes que nous accueillons. Et c'est la fête lorsque l'un d'entre eux voit sa demande d'asile aboutir alors qu'il est à la maison !

Nous portons aussi les réfugiés dans nos prières.

Ces rencontres nous encouragent à élargir nos intentions à des réalités qui dépassent notre quotidien. Les témoignages de parcours humains tortueux nous incitent toujours à reconnaître la présence de Dieu dans notre monde, convaincus qu'il marche avec ceux qui souffrent.

Hier soir, Nfally expliquait à Syméon comment poser une addition en colonne : « Oui, mais c'est dans ton pays qu'on fait comme ça ! En France, on ne fait pas comme ça ! » ... Théophane, quant à lui, nous affirme : « Le réfugié qu'on accueille en ce moment, il a l'air plutôt bien... Mais celle que je préférais, c'était Yangchen ! » Même si nous ne les avons pas consultés au départ (ils étaient trop petits !), nos enfants sont aujourd'hui partie prenante dans nos accueils avec JRS. Ils se réjouissent quand un réfugié arrive à la maison, leur lit une histoire, joue au foot ou aux petits chevaux avec eux... Et il faut avouer que certains d'entre eux sont de vraies perles pour la vie de famille : ainsi Yangchen, une jeune Tibétaine qui a logé chez nous alors que Matthieu s'était cassé le bras, s'est beaucoup occupée de Louise, la petite dernière, ce qui nous a bien aidés. Elle a été témoin de ses premiers pas et nous en avons tous

gardé un souvenir ému !

Et après ? Les réfugiés finissent par quitter le réseau Welcome au bout d'une petite année en général. L'objectif est qu'ils parviennent à trouver un logement autonome ou une place en CADA<sup>1</sup>. C'est souvent un peu difficile de se séparer après un ou deux mois de « vie commune » et il arrive

que les enfants pleurent... C'est aussi difficile de garder contact avec eux après leur départ, le quotidien revient au galop et ne nous laisse pas beaucoup de temps pour entretenir les relations. Mais peut être est-ce mieux ainsi, nous ne sommes qu'une main tendue à un moment, une rencontre au bord de la route et ensuite chacun continue son chemin...

---

1. Les centres d'accueil de demandeurs d'asile.



## J'HÉBERGE DES RÉFUGIÉS DÉBOUTÉS

Par Gilbert Delanoue

**Gilbert est prêtre de la Mission de France.  
Il est en équipe au Havre.**

Quand j'étais curé, une amie qui tenait la permanence à la mairie me téléphone un samedi : « Je reçois un demandeur d'asile géorgien, seul avec son fils de 10 ans, et aucun foyer ne veut les prendre ce soir. Vois-tu où les loger jusqu'à lundi, où je trouverai une solution avec l'adjointe au maire ? » J'ai accepté de les prendre mais le lundi, l'adjointe n'a rien proposé et ces réfugiés sont restés deux ans au presbytère avant que le papa, régularisé, trouve un logement. À 75 ans, les curés démissionnent et j'ai pris un logement indépendant pour accueillir sans gêner des collègues. Depuis 2007, j'ai un F3 en HLM : un F3 de 55 m<sup>2</sup> avec salle de séjour, deux petites chambres, cuisine, toilettes...

Il y a eu au Havre jusqu'à six foyers de demandeurs

d'asile (CADA<sup>1</sup>). L'un d'eux se trouvait sur ma dernière paroisse mais j'ai commencé à visiter aussi de temps en temps les autres avec si possible quelques laïcs. Visites les mains nues pour tisser des liens d'amitié et exprimer parfois ensemble l'espérance des croyants. Ce que je vais dire sur l'hébergement résulte d'un choix personnel, mais s'exerce en lien étroit avec plusieurs associations et surtout l'AHSETI (ASTI havraise<sup>2</sup>) qui monte les dossiers (480 en 2017 !) des étrangers qui espèrent encore une carte de séjour.

## ■ LA SITUATION DRAMATIQUE DES DÉBOU-TÉS

Pendant l'étude de leur dossier par l'OFPRA<sup>3</sup>, les demandeurs d'asile en CADA ont une chambre, des sanitaires et une cuisine (souvent à partager avec d'autres), une allocation de subsistance et l'aide des intervenants sociaux qui gèrent le CADA. Mais ils savent que l'asile est refusé dans

67 % des cas. La plupart des déboutés restent pourtant en France en espérant obtenir un jour une régularisation. En attendant, ils ont un mois pour quitter le CADA ! Quelques-uns ont des amis qui peuvent les aider mais la majorité devra téléphoner chaque jour au 115... partout saturé. Une commission décide chaque lundi les attributions d'un logement pour quelques nuits ou pour la semaine. Les places restantes sont données chaque jour à ceux qui téléphonent à 14 h 30. Ce système est « séquentiel » : après un bref hébergement, il faut céder la place à d'autres. On peut toutefois venir chaque jour à la cantine du 115 pour déjeuner, se laver, prendre le repas de midi et rester à l'abri jusqu'à 15 h.

## ■ L'ACCUEIL D'UN COUPLE ARMÉNIEN ET DE SON BÉBÉ

Pendant l'hiver 2010-2011, des membres de l'AHSETI me parlent d'un couple arménien qui

---

1. Les centres d'accueil de demandeurs d'asile.

2. L'Association havraise de solidarité et d'échanges avec tous les immigrés appartient à la fédération des ASTIS, Associations de solidarité avec tous(tes) les immigrés(ées).

3. L'Office français de protection des réfugiés et apatrides.

a dû quitter le CADA. Quand le 115 n'a pas de place pour eux, ils n'ont parfois d'autre abri que la voiture d'un ami. L'homme, Abak, était peintre et attend plus de stabilité pour soigner une hépatite. Sa compagne, Lucine, a travaillé en Russie avant d'en être expulsée. Elle seule parle un peu français mais l'AHSETI s'occupe avec un interprète de leur demande de séjour. En plein hiver, la situation de ce couple est d'autant plus inhumaine qu'ils ont un bébé de six mois ! J'ai proposé l'une de mes deux petites chambres. Il suffisait de transporter mon lit dans mon bureau et de mettre dans l'autre chambre un clic-clac et un lit de bébé. C'est ainsi que le couple B. et leur bébé sont arrivés chez moi ! Je me réservais la salle de séjour mais les B. pouvaient utiliser la cuisine et y déposer les vivres des associations caritatives. Ils avaient la clé de mon F3 mais devaient chaque jour aller à la cantine du 115 et accepter l'hébergement que le 115 pourrait leur proposer.

Ce va-et-vient quotidien avec un bébé est vite devenu une lourde épreuve : difficile de se déplacer chaque jour en hiver avec un bébé, surtout s'il faut changer souvent de logement. Quant à la cantine du 115, elle ne fournit pas de biberons, ni

de menus de régime et il est interdit d'y apporter d'autres vivres que ceux qui y sont servis. J'ai donc accepté que la famille B. reste en permanence chez moi. Ma surdité a tamisé les pleurs et les colères du petit Ashot et nous avons fêté ses premiers pas tandis que le papa allant mieux trouvait parfois un travail. À l'été 2012, le permis de séjour tardant à venir, j'ai sollicité Michel, membre de l'équipe CMDF, dont la sœur avait un appartement libre. Les B. y ont logé quelques mois avant de partir en banlieue parisienne où Abak, enfin régularisé, avait trouvé du travail et un logement.

## DEUX AMIS CÉLIBATAIRES AFRICAINS : HARDOS ET JUDES

Au départ de la famille B., j'ai accueilli Hardos, un Congolais victime de Sassou Nguesso, que j'avais rencontré en visitant son CADA. Bon guitariste et doué d'une voix chaleureuse, Hardos avait composé un CD de chants profanes et religieux dénonçant la dictature et appelant à la justice et à la fraternité. Il aidait à animer de nombreuses réunions, avec la pastorale des migrants, le CCFD, etc. À la suite d'une mauvaise piqûre aggravée par

les coups d'une milice, Hardos boitait et souffrait en permanence. Quand l'asile lui fut refusé, je lui ai proposé d'habiter chez moi pour la durée de son OQTF<sup>4</sup>. C'est donc un ami et un collaborateur que j'ai gardé près de 18 mois. Son CD lui ayant plus coûté que rapporté, Hardos n'avait aucune ressource sinon quelques dons quand il chantait pour des associations. Mais il se contentait des vivres des Restos du cœur et me laissait de petits devis pour savon, dentifrice, timbres, etc. Au bout d'un an, l'OQTF étant périmée, Hardos déposa une demande de séjour qui lui fut accordée pour raison de santé. Il trouva un travail et un logement. Un an plus tard, sa compagne arrivait du Congo, laissant leurs deux aînés au pays. Hardos ne m'avait jamais parlé de cette vie familiale, qu'ils ont vite agrandie par deux nouveaux bébés !

J'ai alors invité Judes à venir chez moi. Je l'avais connu en visitant son CADA et j'avais apprécié son ouverture aux autres. Judes venait du Nord Cameroun où il étudiait la biologie. Toute sa famille avait dû fuir le conflit opposant le Sud au Nord de ce pays et lui-même avait connu la prison

et la torture. Débuté de sa demande d'asile, il survivait péniblement grâce aux associations caritatives. Chez moi, grâce à l'ordinateur, il essaya de continuer ses études...

### DES HÉBERGEMENTS PLUS PONCTUELS DE DÉPANNAGE

Quand Judes, régularisé, eut trouvé travail et logement, j'ai préféré ne plus héberger sur la durée. En visitant les réfugiés, je partageais leur angoisse quand le jour arrivait de quitter le CADA sans être régularisé. J'ai souvent donné mon adresse et mon numéro de téléphone, si bien que j'ai hébergé « en dépannage du 115 » de nombreux déboutés. Ce sont souvent les enfants qui téléphonent :

— Gilbert, on ne sait pas où dormir ce soir : le 115 n'a pas de place !

— Bien, j'essaie de trouver une solution et je vous rappelle...

Ayant parfois plusieurs sollicitations en même

---

4. L'obligation de quitter le territoire français.

temps, j'ai réussi à trouver une dizaine d'amis qui acceptent aussi de temps en temps cet hébergement de dépannage. Pour diverses raisons, nous n'avons pas créé d'association mais, en sollicitant un ami, je donne les conseils suivants :

- on héberge seulement pour la nuit et dans la mesure où on le peut ;
- les hébergés n'apportent que quelques valises, laissant le reste à la bagagerie du 115 ;
- ils partent le matin déjeuner à la cantine du 115 et ne reviennent que le soir ;
- ils peuvent préparer le repas du soir chez l'hébergeant avec les vivres des associations caritatives ;
- ils téléphonent chaque jour au 115 pour un éventuel hébergement ;
- on peut les reprendre d'autres soirs si le 115 n'a rien proposé et si on n'a pas d'empêchement.

Si je les ai visités en CADA, je connais un peu l'histoire de ces réfugiés ; sinon je leur demande de quel pays ils viennent, de quel CADA et qui les aide pour leurs papiers. S'ils reviennent plusieurs fois, on peut parler davantage et même lier

amitié. C'est le cas avec un couple kosovar et ses trois garçons de 8, 6, et 2 ans, avec un couple de sexagénaires tchétochènes toujours souriants, avec deux familles albanaises qui ont chacune deux enfants, et avec bien d'autres. Cet accueil se passe le plus souvent sans problème, sauf à changer les literies et accepter des surprises dans le rangement de la cuisine...

En septembre 2017, j'ai rencontré un jeune Burkinabé de 16 ans parti de son pays trois ans plus tôt. Le 115 lui refusait toute aide car il relevait de l'Aide sociale à l'enfance mais l'ASE disait ne plus avoir de place et douter de sa minorité. Je l'ai hébergé plus d'un mois tout en faisant le siège de l'ASE. Finalement, j'ai écrit au sous-préfet qui l'a fait entrer à l'ASE dans les quinze jours. Il m'est arrivé de loger d'autres MNA (mineurs non accompagnés) à la demande de l'AHSETI. Même si j'ai un réfugié dans la petite chambre d'amis, je peux toujours mettre un matelas pneumatique dans la salle de séjour.

\*

Je continue pourtant à donner priorité aux réfugiés déboutés et surtout à ceux qui ont de jeunes enfants. Mais les déboutés laissés à la rue par

le 115 sont bien plus nombreux que ceux que je connais et il y a souvent urgence humanitaire. C'est pourquoi je souhaite que des appels soient faits dans le diocèse pour trouver des hébergeants « en dépannage du 115 ». Ce souhait reste sans écho : l'Église hésiterait-elle à soutenir des étrangers que l'État veut expulser ? Tout le monde ne peut pas héberger mais il y a, dans nos communautés, des

personnes qui ont des pièces libres et qui peuvent entendre cet appel ! Récemment, j'ai invité à la messe de mes 60 ans de sacerdoce deux familles albanaises avec leurs enfants et je les ai présentées lors du pot qui a suivi. J'ai été heureux de voir des paroissiens grands-parents se porter volontaires pour les accueillir si besoin...



## AVEC TÉNACITÉ ET INVENTIVITÉ, TROUVER DES SOLUTIONS !

Par Brigitte Le Sourn

**Brigitte Le Sourn est éducatrice en maison d'enfants à caractère social. Elle milite auprès de jeunes mineurs isolés étrangers vivant en squat. Elle est en équipe Mission de France à Nantes.**

Février 2014, une date clé dans mon histoire professionnelle. Je suis éducatrice dans une maison d'enfants à caractère social. Depuis quatre ans, nous accueillons des mineurs isolés étrangers. Ces jeunes sont plus nombreux d'une année à l'autre. Pour des raisons budgétaires, le Président du Conseil départemental (CD) décide que leur accompagnement s'arrêtera désormais à 18 ans.

Stupéfaction ! Cette directive transforme les éducateurs en agents d'une politique sociale insensée. Elle crée une situation anxiogène : des jeunes vont se retrouver à la rue, à trois mois de leur examen (CAP, BAC), fauchés dans leur parcours de formation, dans leur dynamique d'intégration, dans leur restauration psychique.

Politique sociale absurde qui annihile les deniers publics engagés les années précédentes dans la scolarisation et l'accompagnement éducatif.

Politique sociale discriminatoire qui suscite chez ces jeunes une immense détresse et de l'amertume.

Politique sociale de mise en danger de personnes vulnérables. Pour survivre, faire face à leurs besoins primaires, ils vont devoir s'engager au mieux dans des situations illégales de travail, au pire dans diverses formes d'esclavage.

Effondrement de l'équipe. Nous devenons les agents-applicateurs d'une politique sociale incohérente, discriminatoire, inhumaine. Ce virage historique est violent, anesthésie notre pensée, castre nos capacités désirantes pour ces jeunes. Nous sommes brisés, écartelés entre notre éthique professionnelle, nos convictions personnelles et des injonctions externes contraires aux fondements même de notre métier. Nous devenons des éducateurs casseurs d'espoir, casseurs d'avenir, casseurs d'humanité.

Je ne veux pas être contrainte à devenir cette figure d'éducateur.

**Je ne veux pas être assignée à mettre les valises de ces jeunes sur le pas de porte du foyer, le jour de leurs 18 ans, les jetant ainsi à la rue, dans les bras d'éventuels prédateurs.**

### ALORS, JE ME BATS POUR EUX...

Je me bats aussi pour moi car je pressens que, sur ce registre-là, je ne pourrai continuer d'exercer mon métier. Je prends contact avec des associations militantes et leurs avocats pour connaître les recours possibles pour le maintien des jeunes dans le dispositif de la protection de l'enfance. J'écris un texte sur ma déchirure, sur ces politiques sociales qui se construisent désormais à partir de l'économique et non à partir de l'humain. Cela touche mes collègues. À leur tour, ils se mobilisent. Notre chef de service, puis notre directeur portent notre plaidoyer auprès du CD. Nous obtenons la poursuite de leur accueil jusqu'à l'obtention de leur examen et même six mois plus tard, le temps de faire les démarches pour un titre de séjour, un travail, un logement.

Août 2015. Les associations militantes m'invitent à une réunion pour penser la mise à l'abri de huit

jeunes de 15 et 16 ans qui vivent à la rue depuis plusieurs mois, malgré des recours juridiques auprès du Tribunal administratif où les avocats ont obtenu qu'ils soient confiés au CD. Mais c'est lettre morte. Il est décidé d'ouvrir un squat car il y a défaillance des autorités publiques. Au regard du soutien reçu en 2014, il me paraît logique de donner un coup de main. Nous pensions alors que cela durerait un mois, le temps que le CD s'exécute. Cinq jours après l'ouverture du squat, les huit jeunes sont pris en charge. Mais entre-temps, d'autres sont arrivés... L'engagement et l'aventure continuent.

Un collectif est créé. Les actions se multiplient pour rencontrer les différents décideurs, manifester dans la rue, mobiliser les citoyens. Nous organisons des événements pour soulever les fonds nécessaires pour :

- assumer la vie quotidienne : alimentation, hygiène,
- financer les scolarités dans les établissements privés, le rectorat refusant leur inscription dans le public,
- résoudre leur situation administrative en payant le coût du transport pour la venue de leurs papiers.

## ■ S'ASSOCIER POUR AVANCER

Pour accéder à la Banque alimentaire, il faut avoir une entité d'association. Alors, à trois militantes, nous créons « SJMMIE », association dont le but est de « nourrir les MIE à la rue ». En 2017, pour faire face à l'augmentation des jeunes mis à l'abri en squat et chercher de nouveaux financements, nous déposons un dossier à la préfecture pour que les dons soient déductibles des impôts. Agrément positif.

Aujourd'hui, nous nourrissons 110 jeunes répartis en trois squats ou se maintenant à l'hôtel, suite à leur délaissement par le CD qui n'a pas reconnu leur minorité.

Être présents dans ces lieux singuliers de survie, auprès de ces jeunes niés dans leur identité, rejetés dans un espace de non droit : reconnus ni mineurs, ni majeurs. Faire acte d'humanité, d'accueil, de fraternité. Ils sont migrants, mais avant tout, ils sont des enfants.

Chercher sans relâche des solutions. Être inventif. Solliciter. Fédérer. Persévérer. Déléguer. Savoir se réjouir. Garder confiance. Faire confiance. Se resourcer. Se former... Ingrédients incontournables.

Une semaine avant la rentrée scolaire tant réclamée en CAP, trois jeunes osent nous dire qu'ils ne savent ni lire, ni écrire. Les écoles qu'ils fréquentaient au pays étaient des écoles coraniques. Vite, vite à nos carnets d'adresses ! Nous trouvons des copains solidaires qui acceptent de les héberger du lundi au vendredi pour les soutenir dans leur scolarité et l'apprentissage de la lecture. Défi impossible ? Défi relevé, défi gagné ! Deux années plus tard, ils ont leur CAP.

Face aux refus d'accueil dans les collèges et les lycées publics, des militants créent deux écoles d'éducation populaire.

**C'est le fondement de l'engagement militant et associatif de se tenir dans les interstices du non-droit.**

Nous poursuivons la longue chaîne de précurseurs d'initiatives citoyennes ou religieuses qui ont été aux origines de la protection sociale, bien avant que l'État ou les autorités compétentes ne s'en saisissent. Bout de route partagé avec des enfants abandonnés par les politiques sociales qui se pensent désormais en termes budgétaires et non plus à partir de la nécessaire protection des

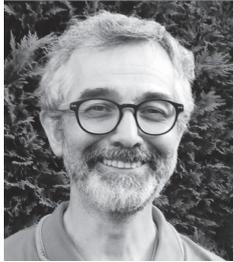
personnes vulnérables. Notre militance a pour fonction d'empêcher que ces jeunes deviennent des invisibles, des oubliés, des reclus. Nous serons du poil à gratter pour les politiques tant qu'ils ne seront pas protégés en tant qu'enfants. Pourtant, le corpus législatif existe déjà : Convention internationale du droit des enfants, textes sur la protection de l'enfance dans le Code de la famille. Manquent le respect des lois existantes et la volonté de choix budgétaires au service de l'humain.

\*

Nos hommes et femmes politiques savent-ils que ces adolescents sont une jeunesse porteuse d'énergie, de compétences, de valeurs manquant à notre société ? Savent-ils qu'ils sont une promesse d'avenir ?

À leurs côtés, mes références sont labourées, mon humanité est creusée.

Tout en étant en situation de détresse, ces jeunes migrants ont la richesse de savoir composer avec les manques, se réjouir de l'inattendu, vivre avec l'espoir que demain sera un jour meilleur. Ils me transmettent ces savoirs, ces valeurs.



## QU'EN EST-IL DE LA PÉNALISATION DE LA SOLIDARITÉ ?

Par Denis Roucou

**Denis est magistrat, diacre de la Mission de France et membre de l'équipe Bordeaux rouge.**

« Tu n'exploiteras pas l'immigré, tu ne l'opprimeras pas, car vous étiez vous-mêmes des immigrés au pays d'Égypte. » (*Ex 22, 20*)

L'actualité de ces derniers mois a été marquée par plusieurs procès devant des juridictions pénales françaises pour ce qui a été appelé « le délit de solidarité » à la suite d'actions de soutien et d'aides apportées à des migrants, en particulier dans la vallée de la Roya par Cédric Herrou.

Il faut savoir que juridiquement le délit « de solidarité » n'existe pas en tant que tel dans l'un ou l'autre des nombreux codes français. Cette expression est utilisée pour dénoncer les poursuites judiciaires et les condamnations de celles et ceux qui viennent en aide à des personnes

étrangères en situation irrégulière en France.

## ■ CE QUE PRÉVOIT LA LOI FRANÇAISE

Le Code de l'entrée et du séjour des étrangers et du droit d'asile (CESEDA) rassemble les textes relatifs au droit d'asile, aux conditions d'entrée et de séjour des étrangers, au regroupement familial, aux mesures d'éloignement. Il comporte également un livre VI intitulé SANCTIONS qui contient un chapitre 2 qui réprime l'aide à l'entrée et au séjour irrégulier.

Sans reprendre toute la genèse de ces textes sur la répression de l'aide, il faut savoir que le législateur a voulu principalement réprimer tous ceux qui exercent des activités de passeur, transporteur, marchand de sommeil... au sein de filières clandestines qui, par leurs actions, profitent financièrement de personnes en situation irrégulière, particulièrement vulnérables, et qui ne risquent pas de porter plainte. Ainsi, dans sa rédaction antérieure à la loi du 31 décembre 2012, l'article L 622-1 du CESEDA prévoyait que « toute personne qui aura, par aide directe ou indirecte,

facilité ou tenté de faciliter l'entrée, la circulation ou le séjour irréguliers d'un étranger en France sera punie d'un emprisonnement de cinq ans et d'une amende de 30 000 euros ».

La présence importante à Calais de migrants cherchant à gagner la Grande-Bretagne comme l'arrivée de migrants qui, par l'Italie, ont ensuite franchi la frontière avec la France, ont amené des militants associatifs à apporter aide et soutien à ces personnes dans un but humanitaire. Des poursuites pénales ont été engagées contre ces militants agissant de façon bénévole, manifestant leur solidarité. En raison de l'émotion suscitée suite aux actions menées par les forces de l'ordre à l'encontre de collectifs, notamment à Calais, comme lors de plusieurs procès intervenus entre 2010 et 2012, la loi du 31 décembre 2012 a modifié le délit d'aide au séjour irrégulier pour en exclure les actions humanitaires et désintéressées. C'était une demande forte des associations de solidarité pour laquelle le candidat François Hollande s'était engagé lors des élections présidentielles de 2012. Cette loi a introduit des exemptions, familiales et humanitaires, excluant des poursuites pénales « toute personne physique ou morale,

lorsque l'acte reproché n'a donné lieu à aucune contrepartie directe ou indirecte et consistait à fournir des conseils juridiques ou des prestations de restauration, d'hébergement ou de soins médicaux destinées à assurer des conditions de vie dignes et décentes à l'étranger, ou bien toute autre aide visant à préserver la dignité ou l'intégrité physique de celui-ci » (L 622-4 du CESEDA).

## UNE ÉVOLUTION DE LA LOI CONTRECARRÉE

Dans un premier temps, à la suite de ce texte, les associations ont constaté une baisse des poursuites pénales. Pourtant, quelques années après, ces poursuites sont reparties à la hausse, comme des décisions de maires prenant des arrêtés anti-distribution d'aide. À Calais, la mairie a voulu interdire les distributions de repas et de nourriture et a tenté d'empêcher l'accès aux douches situées dans les locaux du Secours Catholique. Le 22 mars 2017, le tribunal administratif de Lille a suspendu ces arrêtés anti-distribution.

Ce nouvel article visant à exclure des actions pénales contre les militants associatifs n'a

pas constitué une protection suffisamment efficace contre des poursuites visant des actions « humanitaires et désintéressées », notamment parce que la formulation des dispositions de cet article est imprécise, donnant lieu à des interprétations contradictoires par les juridictions en fonction de la nature des actes de solidarité incriminés. De plus, ce texte comportait une liste limitative des actes permettant de bénéficier de l'immunité.

Cette situation n'a pas laissé indifférentes des associations de juristes, avocats, magistrats, défenseurs des droits de l'homme. Dans un avis du 18 mai 2017 intitulé « Mettre fin au délit de solidarité », la Commission nationale consultative des droits de l'homme (CNCDH) relevait que « les associations notaient depuis deux ou trois ans une recrudescence d'affaires, certainement liées au renforcement des contrôles aux frontières ». Pour les cinq premiers mois de l'année 2017, on recense plus d'une douzaine d'affaires qui concernent dix-neuf personnes.

## ■ LA RECONNAISSANCE DE LA FRATERNITÉ COMME PRINCIPE CONSTITUTIONNEL

Le 8 août 2017, la cour d'appel d'Aix-en-Provence a condamné Cédric Herrou aux motifs que « l'hébergement de nombreux étrangers en situation irrégulière par Cédric Herrou, [...] dans des conditions particulièrement précaires, n'avait pas pour but de leur fournir des conseils juridiques, des prestations de restauration, d'hébergement ou de soins, ni de préserver leur intégrité physique » mais « s'inscrivait de manière plus générale [...] dans une démarche militante en vue de soustraire des étrangers aux contrôles mis en œuvre par les autorités pour appliquer les dispositions légales relatives à l'immigration ».

De nombreux commentateurs ont estimé qu'en se prononçant de la sorte, la cour d'appel d'Aix-en-Provence ne prenait pas en compte l'évolution de l'article L 622-4 du CESEDA et qu'elle méconnaissait le principe d'interprétation stricte de la loi pénale ; de plus, elle mettait en exergue la « démarche militante », qui est peut-être le mobile du prévenu mais qui, en aucun cas, ne peut être retenue comme un élément constitutif d'une infraction.

À la suite d'un pourvoi en cassation formé contre cette décision, la cour de cassation a posé une question prioritaire de constitutionnalité (QPC) qui a conduit le Conseil constitutionnel à se prononcer sur le principe de fraternité par une décision du 6 juillet 2018. Pour la première fois, il est reconnu que « la fraternité est un principe à valeur constitutionnelle [...]. Il découle du principe de fraternité la liberté d'aider autrui, dans un but humanitaire, sans considération de la régularité de son séjour sur le territoire national ». De plus, « en réprimant toute aide apportée à la circulation de l'étranger en situation irrégulière, (...) et si elle est motivée par un but humanitaire, le législateur n'a pas assuré une conciliation équilibrée entre le principe de fraternité et l'objectif de valeur constitutionnelle de sauvegarde de l'ordre public ».

Ainsi, le Conseil constitutionnel a consacré une liberté nouvelle, celle d'aider autrui à titre humanitaire, quelle que soit sa situation au regard de la législation sur l'immigration.

## ■ ET MAINTENANT...

Cette décision a obligé le législateur à modifier, dans la loi Asile et Immigration du 10 septembre 2018, l'article L 622-4 du CESEDA qui prévoit l'absence de poursuites pénales pour « l'aide à la circulation ou au séjour » et en supprimant la liste limitative des actions d'aide pour bénéficier de cette immunité. L'aide à l'entrée reste pénalisée. Il faut donc espérer que désormais l'aide humanitaire aux migrants sous toutes ses formes, sans contrepartie, ne sera plus pénalisée ; en ce sens, la décision de la Cour de cassation concernant Cédric Herrou après cette QPC sera importante comme celles à venir des tribunaux.

Il est rare que le juge constitutionnel constate la valeur constitutionnelle d'un principe républicain et consacre une nouvelle liberté fondamentale. Désormais, comme l'a dit publiquement Laurent Fabius, président du Conseil constitutionnel, « la fraternité devra être respectée comme principe constitutionnel par le législateur et elle pourra être invoquée devant les juridictions ». Non seulement ce principe pourra être invoqué dans des procédures relatives à tous ceux qui apportent

aide et soutien à des étrangers mais il est possible de penser que ce principe pourra aussi être invoqué dans d'autres domaines du droit, je pense à tout ce qui est en rapport avec le droit au logement et aux actions qui peuvent être menées par des personnes solidaires des sans-logement.

Pour autant, comme le rappelle le Conseil, « aucun principe non plus qu'aucune règle de valeur constitutionnelle n'assure aux étrangers des droits de caractère général et absolu d'accès et de séjour sur le territoire national » et d'autre part, ce principe doit se concilier avec « l'objectif de lutte contre l'immigration irrégulière qui participe à l'objectif de valeur constitutionnelle de la sauvegarde de l'ordre public ».

Ainsi, le principe de la libre circulation des êtres humains demeure plus complexe pour sa mise en œuvre que celui de la circulation des marchandises et des capitaux. S'il existe un droit à l'asile qui n'est pas absolu, reconnu par la France au travers des engagements internationaux qu'elle a pris, la question de la libre circulation des personnes demeure. Alors que les migrations existent depuis que le monde est monde, nous vivons une

période de frilosité et de renfermement sur nous-mêmes en partie pour des motifs économiques mais surtout en raison de la peur de l'autre qui est différent par sa culture et sa religion, et de la montée du terrorisme, comme si chaque migrant devait être vu comme un potentiel poseur de bombes.

La question est renvoyée à chaque citoyen, à chacun et chacune d'entre nous : alors que nous, Occidentaux, pouvons circuler sans trop de restrictions dans toutes les régions de la planète et quasiment dans tous les pays, il n'en est pas de même pour la plupart des habitants de ces pays qui sont hors de l'Union européenne. Profonde inégalité, profonde injustice ressentie par celles et ceux qui veulent venir séjourner en Europe.

\*

Difficile, comme chrétien, de vivre cette tension

entre la Bible, Parole de vie, qu'il s'agisse des textes du Premier testament mais également de l'Évangile, (*Matthieu 25*, « J'étais étranger et vous m'avez accueilli »), et une législation de plus en plus restrictive surtout quand on exerce une profession judiciaire.

Même si l'article 13 de la Déclaration universelle des droits de l'homme du 10 décembre 1948, dont nous allons fêter les 70 ans, prévoit que « toute personne a le droit de circuler librement..., a le droit de quitter tout pays y compris le sien et de revenir dans son pays », nous pouvons dire qu'il s'agit d'une pétition de principe dont la portée est très limitée dans les déclinaisons qui en sont faites par les pays signataires et en premier par la France. Un long chemin est encore à parcourir pour que ce droit devienne une réalité concrète pour chaque être humain, quelle que soit son origine.



## UNE SOCIÉTÉ QUI PERD LA TÊTE...

Par Benoist de Sinety

**Monseigneur Benoist de Sinety est vicaire général du diocèse de Paris.**

L'agitation misérable autour des naufragés recueillis à bord de l'Aquarius et la question de son pavillon le soulignent avec une certaine violence : la question des migrants qui pourrait bouleverser notre société est en train de lui faire perdre la tête...

La panique semble s'emparer de nos dirigeants et d'une partie de l'opinion publique, ce qui finalement n'est pas étonnant puisque désormais la seconde conditionne totalement les premiers. Une question aussi ancienne que le droit marin, connue de tout marin d'eau douce, est remise en cause comme s'il s'agissait d'une réglementation mineure. Il y a un devoir absolu à tous gens de mer de se porter au secours du naufragé, quel qu'il soit, fût-il le pire des pirates. Et voilà qu'aujourd'hui, suprême hypocrisie, on fait en sorte en retirant

son pavillon à l'un des rares navires qui veillait au grain, qu'il ne puisse plus quitter son port.

## UN GRAND SILENCE

La stratégie du silence est la meilleure car la plus cynique : elle consiste à ne rien montrer, à empêcher toute image, tout compte-rendu. Ainsi, il ne se passe officiellement rien : nulle caméra pour filmer les barques qui se renversent, nul reporter pour décrire les noyades provoquées, pas de témoin donc pas d'histoire.

C'est cette logique qui prédomine aujourd'hui et sans doute pour quelque temps, à intervalle régulier brisée par une photo d'enfant mort sur un rivage, le temps d'une émotion.

Silence de longue date : s'il est une science fiable dans ce domaine, c'est bien celle de la démographie. Depuis des décennies, nous savons que l'Afrique voit ses enfants augmenter tandis que l'Europe voit les siens vieillir. Les images que nous exportons de nous-mêmes, où nous mettons en scène notre propre richesse à la face du monde sans vergogne aucune, font le reste.

Lorsque vous posez la question à une classe de CM2 dans un quartier tranquille d'Abidjan, près d'un quart des élèves disent vouloir venir plus tard travailler en France... Tandis que nos porteurs de valises passent depuis des lustres des palais de la République vers les salles à manger des potentats locaux et que tout le monde semble se contenter intellectuellement que 80 % des ressources de cette terre soient consommées par 20 % de ses habitants.

Pour le cœur chrétien, le défi est de taille. S'il n'est ni chef d'État, ni parmi les plus grandes fortunes mondiales, il ne lui en reste pas moins la possibilité, le devoir de parler et d'agir.

Car c'est bien d'abord de discours dont il s'agit : certes, les foules de 2015 en provenance du Moyen-Orient ont marqué les esprits et leur importance, encore aujourd'hui, impressionne. À lui seul, ce souvenir anxieux continue d'être évoqué dès que l'on parle d'accueil, même si la situation n'est plus du tout la même. On oublie cependant de préciser que, sur la route des Balkans, ce fameux été d'il y a trois ans, en plein cœur de l'Europe, ces malheureux ont été tout simplement livrés à des bandes de profiteurs, de mafieux : au long de cet

exode, ces hommes et ces femmes qui fuyaient – faut-il le rappeler ? – des pays dans lesquels nous avons joué au pompier pyromane, ont vécu une épreuve supplémentaire. Près de 10 000 enfants ont disparu sur les routes d'Europe, enlevés par des criminels dont on redoute de connaître les motivations. Dans une indifférence générale : là encore le silence, toujours le silence.

## LES CHIFFRES AUJOURD'HUI

Quels sont les chiffres aujourd'hui ? Pour 2017, 100 755 demandes d'asile ont été déposées auprès de l'OFPRA. La demande albanaise a ainsi bondi à 12 131 dossiers au total (mineurs et réexamens compris), soit une hausse de 60 % en un an – après avoir déjà doublé l'année précédente. Ce phénomène, attribué en grande partie à des motivations économiques, a connu « un infléchissement au second semestre », selon l'OFPRA. Mais il inquiète le ministère de l'Intérieur qui a inclus plusieurs mesures pour décourager les demandes abusives dans son projet de loi, au risque, selon les associations, d'une réduction des droits.

La procédure Dublin représente 36 % des demandes d'asile. Viennent ensuite l'Afghanistan (6 671 demandes), la Syrie (5 824), Haïti (5 744) qui concernent surtout des arrivées en Guyane, et le Soudan (4 823). Autre confirmation : la forte progression des pays d'Afrique de l'Ouest et d'Afrique francophone dans la demande, notamment des Ivoiriens dont le nombre a plus que doublé (3 745), des Guinéens (+ 50 % à 4 292) et des ressortissants de la République démocratique du Congo (4 228).

Le début de l'année 2018 est marqué par une « baisse importante de la demande albanaise, un ralentissement de la demande haïtienne et une hausse marquée de la demande géorgienne », a indiqué Pascal Brice.

Si l'on ajoute à ces chiffres les migrants ayant déposé un dossier en préfecture mais relevant d'un autre pays européen aux termes de la procédure dite « de Dublin », la demande atteint 121 200 dossiers au total selon le ministre de l'Intérieur. La procédure Dublin représente désormais « 36 % de la totalité de ces demandes d'asile ».

Cette même année, 700 000 demandes ont été déposées en Allemagne et 125 000 en Italie. Pour

revenir à la France, en 2017 toujours, 40 275 demandeurs ont été régularisés, ce qui représente 0,061 % de la population nationale.

On est donc loin de ces vagues fantasmées et de ces milliers d'agents infiltrés qui viendraient égorger nos femmes et nos enfants.

## L'HOMME EST SACRÉ

Il s'agit pour l'Église de rappeler, au milieu de toute cette confusion, quelques vérités essentielles : la vie d'un homme, quel qu'en soit le stade et quelle qu'en soit la nationalité, est sacrée. Rien ne saurait justifier qu'on en bafoue les droits et la dignité. Cela concerne aussi bien évidemment les milliers de clandestins qui, n'ayant pas obtenu de papiers, se cachent et disparaissent de la société visible. Mais il faut tenir en même temps la totale légitimité des États, et donc de notre pays, à pouvoir établir des lois et des critères d'admission et à les appliquer. Il n'y a pas de scandale en soi à reconduire quelqu'un à la frontière dès lors que cela se fait dans la dignité et la légalité.

Mais l'Église doit aussi rappeler avec force que ces mouvements migratoires sont d'abord le fait d'un

défaut profond de partage et de prise en compte du bien commun pour l'ensemble des peuples de la Terre. Il faut réfléchir aux conséquences pratiques que l'appel du Pape à une vie de sobriété nous invite à vivre. Il faut aussi que les plus jeunes, appuyés par l'expérience et la sagesse des plus anciens, prennent des initiatives plus nombreuses et plus audacieuses pour multiplier, dans les pays d'où les gens veulent partir, les conditions d'un développement vrai et durable. Pourquoi ne pas proposer à nos étudiants occidentaux, qui souvent prennent une année de césure durant leurs cycles universitaires, de partir de manière prioritaire vers les pays d'Afrique pour y accompagner des jeunes de leur âge et les aider à mettre en place leurs projets professionnels, par exemple ?

On le voit bien, la question posée par l'arrivée de migrants aujourd'hui nous fait courir le risque, entre silence complice et cris d'orfraie, de devenir collectivement fous. Il est urgent que des voix toujours plus nombreuses s'élèvent, au nom du Christ, pour refuser ces pièges mortifères et rappeler à temps et à contretemps la vérité des chiffres tout en engageant pour de bon notre responsabilité dans des actes concrets.





## LA SOUPE QUI ME CONDUIT VERS LES MIGRANTS

Par Françoise Richard

**Françoise est dans l'équipe Nancy-Metz. Cadre supérieur de santé à la retraite, elle continue à « prendre soin » dans diverses associations.... Elle s'est mise au service de la diaconie du diocèse de Nancy, en particulier au sein de l'association la Belle Porte.**

2014 : l'heure de la retraite vient de sonner. Je suis invitée par Madeleine<sup>1</sup> au « Potage de Rodolphe » au beffroi de l'église Saint Sébastien. Cette église située au centre de Nancy, avec sa vocation propre, non paroissiale, d'ouverture sur la ville, a pour tradition l'accueil depuis des années. Ce potage a lieu tous les vendredis. Instauré à la suite de Diaconia 2013 par l'association la Belle Porte – association souhaitée par le diocèse – son objectif principal est d'entrer en proximité avec les plus pauvres.

Parachutée au milieu d'hommes et de femmes, sans toit, sans ressources, aux visages marqués

.....  
1. Madeleine et Marie-Odile sont en équipe avec Françoise et ont reçu une lettre de mission.

par la souffrance, l'alcool, le tabac ou la drogue, se trouve une famille albanaise dont quatre petites frimousses. Elle arrive à Nancy après une petite année passée au nord du département. Mon regard est spontanément attiré par les enfants. Je suis émue de la diversité du public venant chercher de quoi manger. Tous me semblent surtout affamés d'amitié et de réconfort.

Depuis, le rendez-vous du vendredi est noté dans mon agenda comme un repère me faisant revenir à l'essentiel, m'enracinant dans ma mission. L'événement par excellence fut pour moi cette rencontre. Un « autre » m'a ouvert à de l'imprévu à un moment où je cherchais du sens à cette nouvelle étape de ma vie : le temps de la retraite. La rencontre est naissance.

## LA GUIRLANDE DES RENCONTRES

De cette rencontre ont jailli bien d'autres rencontres qui ont permis et permettent à la Belle Porte de construire des ponts, de tisser une toile,

d'ouvrir des portes et des espaces, de développer des initiatives et des solidarités, de faire en sorte que l'association soit ce qu'elle est sans doute aujourd'hui. Ce sont les autres, les événements qui nous conduisent, encore faut-il les accueillir.

À Ludres tout d'abord, dans la banlieue de Nancy, où cette famille a vécu 18 mois dans un hôtel. Je m'y suis rendue plusieurs fois par semaine pour l'aide aux devoirs. Devant l'urgence d'une situation bien précaire, des liens se créent avec une poignée de militants ACI<sup>2</sup> qui, eux-mêmes, font du lien avec la paroisse. Un collectif se met en place et vient fraternellement en aide de multiples façons à ces demandeurs d'asile. Chemin faisant, il aide la population de Ludres à apprivoiser ces nouveaux habitants. Quatre années ont passé, le collectif poursuit sa mission avec joies et découragements... Il est reconnu et sollicité par les instances administratives.

Conjointement, une équipe dont je fais partie avec Madeleine et Marie-Odile s'est constituée autour de Claude Schockert, évêque émérite, et de Jean-

.....  
2. L'Action catholique des milieux indépendants.

Louis, le président. Nous nous retrouvons toutes les trois semaines pour partager, discerner et décider.

## DORMIR SOUS UN TOIT

Août 2016 : la famille albanaise rencontrée a usé tous ses droits administratifs. Elle est expulsée de son logement. La Belle Porte frappe alors à la porte du diocèse qui ouvre un, deux, trois puis quatre appartements. Ceci se divulgue et les demandes de logement affluent.

Chaque besoin est alors analysé. Nous cherchons des accueillants (moi-même, j'accueille Zaid depuis le mois de janvier) et des appartements que nous mettons à disposition de familles migrantes chaque fois qu'un collectif se met en place pour soutenir financièrement le projet (loyer, charges). Les collectifs peuvent être des personnes individuelles mais aussi des paroisses que nous sollicitons.

À ce jour, treize familles sont hébergées par la Belle Porte ce qui signifie de nombreuses personnes impliquées de plus près ou de plus loin dans notre sillon.

## LES VACANCES DANS LES VOSGES

Un fruit de nos rencontres. La réalisation est possible parce que nous marchons ensemble depuis des mois. Pour cette troisième année, l'organisation des vacances dans les Vosges semblait plus compliquée : 40 personnes inscrites, transports plus difficiles, séjour plus coûteux. L'ARS<sup>3</sup> nous demande de prendre une famille que l'on ne connaît pas ou très peu. Le diocèse nous propose trois séminaristes libanais. Pour accompagner ce projet, une poignée de femmes ! La peur au ventre, nous avons osé prendre le risque...

L'appel aux dons lancé ici et là a été entendu. Les sollicitations de chauffeurs et les demandes de prêts de minibus ont été bien accueillies. Un séjour

---

3. L'organisme d'accueil et de réinsertion sociale.

interculturel et intergénérationnel a pu se tenir. Il a permis à chacun de s'approprier les lieux mais aussi le déroulement du séjour en participant aux tâches matérielles. Chacun s'est senti reconnu. Les jeunes Albanais, Arméniens et Béninois ont très vite développé un vivre-ensemble fraternel en marchant en forêt, en participant aux activités, en offrant au groupe des signes de leur identité par le chant, la danse ou la cuisine. Ils ont fait prendre la mayonnaise !

### UNE BULLE D'AIR SUR DES CHEMINS DIFFICILES

Expérience précieuse. Nous avons su être attentives à ce qui nous arrivait alors que nous étions soucieuses de précautions ou de protections. Un tel projet fut comme un trou dans le mur de nos habitudes et de nos certitudes. La

peur a vite changé de visage. Ce séjour a créé de belles rencontres et en a suscité d'autres... avec ce couple musicien qui a joué du cor des Alpes, avec les personnes venues assurer des transports pour qu'un pique-nique en montagne soit possible, avec nos invités de certains jours, avec les fidèles de la messe de la diaconie du 3<sup>e</sup> dimanche du mois – pour lesquels nous préparons un retour.

Un vrai cadeau, ce parcours auprès de nos frères migrants ! Leur foi en demain, leur courage et leurs sourires me nourrissent. Ils m'invitent quotidiennement à ajuster mon regard, à toujours plus de tolérance et davantage de partage.

J'aimerais parfois qu'ils soient comme je voudrais qu'ils soient... Mais s'engager, ce n'est pas faire ce que l'on veut ; plutôt, d'une certaine manière, faire ce que l'on peut... Non ?



## UN TRAVAIL DE FOURMIS

Par Corinne Durot

**Corinne Durot est retraitée, membre de l'équipe Mission de France de Bussy-Saint-Georges. Elle vit dans un quartier populaire de Provins.**

Je vis à Provins dans un quartier populaire depuis de longues années. Depuis que ce quartier existe, de nombreux migrants y habitent : Portugais, Africains du Nord, Turcs, Kosovars, Africains du Sud...

Au début, ils venaient pour être rapidement embauchés dans de petites usines de la région qui sont aujourd'hui toutes fermées. Depuis, les conditions sociales ont évolué, beaucoup n'ont pas de travail ou ont un travail précaire. Des circuits parallèles se sont mis en place pour assurer les fins de mois de manière tout à fait organisée et souvent illicite. Cela fait partir de nombreux locataires et ghettoïse le quartier qui s'appauvrit. Les parcours des nouveaux locataires sont souvent très compliqués.

## ■ « VIVRE ENSEMBLE »

Depuis longtemps, cela était le souci des associations existantes. Cette expression est devenue « à la mode » suite à une politique de la ville de cohésion sociale à l'intention des quartiers populaires. Elle a été mise en action par les centres sociaux et les associations qui ont élaboré des projets pour faciliter ce vivre-ensemble avec un certain nombre de moyens. Aujourd'hui l'expression « vivre ensemble » est très souvent utilisée par les travailleurs sociaux en réaction aux tendances communautaristes qui naissent dans les quartiers et à l'isolement lié à la précarité.

Ce qui me semble important, c'est de faire exister des lieux où les habitants puissent se rencontrer. Faire des choses ensemble autour de l'environnement, organiser un atelier de récupération d'objets jetés, décorer le quartier : mur végétal, hôtel à insectes, land-art, décors de Noël... Ces soirées sont aussi un moment de partage sur ce qui se vit autour de soi, un moment qui fait diminuer l'agressivité ! Organiser des sorties, des soirées jeux de société, faire la fête ou préparer ensemble une fête de

quartier, c'est souvent le rôle du centre social et des associations. Ils entraînent les habitants à préparer et à participer à ces petits événements. Cela n'est pas chose facile car chacun est pris par plein de difficultés à gérer au jour le jour, par le temps ou ne souhaite pas rencontrer l'autre.

## ■ L'AUTRE DIFFÉRENT

Faire l'expérience de l'autre différent au quotidien et dans une proximité d'habitat n'est pas si facile... La culture, la religion, la précarité ont forgé chez chacun des manières de vivre, des convictions, des principes différents, des contradictions qu'il faut respecter. Cela peut interpeller nos manières de vivre, nous déranger, faire rejeter l'autre et aussi générer une sorte de peur et d'agressivité... Les communautés se replient sur elles-mêmes, créent leurs propres associations. L'éducation des enfants, la place de la femme ou l'engagement vis-à-vis d'autrui sont souvent des causes de difficultés entre nous.

Cette expérience de l'autre reste exigeante car ce n'est jamais terminé : il y a toujours quelque chose

à découvrir. Elle nous oblige à un certain recul et à un refus de juger quand nous sommes choqués. Il y a une énorme richesse dans toutes ces cultures. Penser différemment, décider différemment montre que nous ne sommes pas le centre de tout, que nous n'avons pas la vérité et que la vie est possible d'une autre manière même si on ne l'envisage pas de la même façon.

### ALLER À LA RENCONTRE

Je pense qu'il ne faut pas hésiter à rencontrer les habitants de manière individuelle. Parler avec ses voisins, autour des boîtes aux lettres ou dans l'escalier, est parfois source de belles rencontres. Il sera alors plus facile, s'il y a un problème, d'en parler calmement. C'est ainsi que des amitiés se sont nouées au fil du temps. Il y a les migrants dont on parle partout et il y a ceux que l'on rencontre. La rencontre fait tomber les préjugés, crée des liens, permet d'avancer en leur donnant les moyens de devenir acteurs dans ce qu'ils vivent avec leurs richesses.

Souvent, avant d'arriver à Provins, les migrants

que je côtoie ont eu un parcours difficile, voire terrible. On ne quitte pas son pays juste par envie de venir en France. Mes amis, qu'ils viennent du Chili, d'Albanie, de Centrafrique, du Congo ou d'Algérie..., ont supporté beaucoup de souffrances, de persécutions, voire de tortures. Après quelques années en France, ce n'est pas toujours évident de comprendre l'administration française, les démarches, ce qu'est un logement social, payer son loyer régulièrement, trouver un travail, trier les ordures ménagères. Il faut parfois accompagner et donner du temps au temps plutôt que de porter un jugement négatif...

### UN TRAVAIL JAMAIS TERMINÉ

Travailler au vivre-ensemble n'est jamais terminé et n'est pas facile. C'est un peu un travail de fourmis, un travail de tous les jours. On rencontre des obstacles comme les communautarismes, la peur de l'autre qui vient nous envahir. Des tensions entre différentes cultures et nationalités, liées souvent au passé vécu dans les pays respectifs des personnes, font qu'elles refusent de se rencontrer. Il me semble important aussi de donner les

moyens de sortir du quartier et de rencontrer les habitants des autres quartiers. C'est ainsi que nous facilitons la participation à des activités au centre-ville et invitons aussi des gens qui ne sont pas du quartier à venir lors de nos soirées ou de nos sorties.

Depuis deux ans environ, des liens se sont créés entre un centre social rural et la communauté paroissiale de Villiers-Saint-Georges qui nous permettent d'organiser des actions communes. Au fil du temps, des rencontres se font, ouvrant d'autres horizons !

La présence récente d'un foyer ADOMA qui reçoit de nombreux migrants nous a donné l'idée de

les accueillir lors de nos soirées et a permis des moments de partage. Il en a été de même lors du passage de la marche des migrants en juin 2018.

\*

La rencontre est créatrice de vie. Quand on fait quelque chose ensemble, souvent on me dit après que « c'était bien, on a oublié tous nos ennuis. Il faut le refaire... on a rencontré des gens sympas... ».

Aujourd'hui, de nouveaux migrants continuent d'arriver dans le quartier dès qu'ils peuvent avoir un logement ou parce qu'ils sont accueillis par d'autres, déjà résidents. Les problématiques diffèrent un peu mais demandent chaque jour le même accueil.



## POSER SA VALISE

Charles

Propos recueillis par Gersende de Villeneuve

**Charles est arrivé à Lannion après un parcours de migration. Il partage une colocation avec, entre autres, deux prêtres de la Communauté Mission de France.**

**Gersende de Villeneuve : Charles, pourquoi as-tu quitté ton pays d'origine ?**

**Charles :** J'ai quitté la Côte d'Ivoire pour tenter ma chance avec le football, je veux devenir joueur professionnel. Mais en fait je suis parti aussi et surtout à cause de problèmes politiques, parce que j'étais investi dans l'opposition en tant que leader d'un mouvement d'étudiants et ça devenait vraiment dangereux pour moi. Je garde d'ailleurs au pied la cicatrice d'un coup de machette donné par des rebelles de Ouattara...

**G. de V. : Quel a été ton périple ?**

**C. :** Je suis d'abord resté six mois en Turquie où j'ai essayé d'être remarqué pour le foot. Mais après la tentative du coup d'État de juillet 2016,

la situation est devenue très compliquée pour les étrangers et les frontières se sont fermées. J'ai fini par trouver des trafiquants prêts à me faire passer en Grèce par la mer, en Zodiac. La traversée a duré 45 minutes. De Grèce, je suis allé en bus en Macédoine, puis en Hongrie et en Allemagne. Je suis resté là plusieurs mois mais c'était dur à cause de la langue que je ne comprends pas, ni ne parle. Je suis arrivé en France le 2 novembre 2016.

J'ai vécu quelque temps en appelant le 115 tous les matins. En fonction des places disponibles, on doit se rendre dans une ville, dans un foyer ou un hôtel toujours différent : Saint-Brieuc, Lamballe, Loudéac, Langueux... On ne sait jamais où on sera le lendemain, on est hébergé de 18 h jusqu'au lendemain 9 h. En hiver, on est dans le froid, la pluie... Avec ça tu ne peux rien faire. Comme je bénéficiais de 340 € par mois, j'ai cherché une colocation pour une petite chambre. J'avais tellement besoin de poser ma valise et ma tête ! Lorsque je me suis retrouvé au foyer St Vincent de Paul à Lannion, j'ai discuté avec le veilleur de nuit

qui est marié avec une femme de Côte d'Ivoire. Je lui ai dit que je n'étais pas quelqu'un de compliqué, que je cherchais un lieu stable où dormir pour reposer ma tête. Il s'est mis à m'appeler gentiment « mon neveu », comme ça se fait chez moi.

Au pays, on joue beaucoup avec les mots, on s'appelle « oncle, tata, ma fille, mon neveu » dès qu'on s'apprécie. J'ai remarqué que ça vous surprend, de même que moi j'ai été surpris d'entendre tellement d'injures dans la bouche des jeunes qui se traitent de « bâtards » ou pire... ! En tout cas, Monsieur Stéphane m'a dit : « Mon neveu, tu devrais aller voir au presbytère pour ton idée de colocation ». J'y suis allé et j'ai rencontré le Père Mickaël qui a senti que je voulais m'intégrer. Il a pris mon numéro de téléphone et, dans la soirée, il m'a appelé pour me proposer de rencontrer Patrick Salaün et Dominique Trimoulet, deux prêtres qui vivent dans une grande maison avec des locataires. J'ai beaucoup de chance parce que je suis désormais l'un du « 12 »<sup>1</sup>. Et ces personnes sont maintenant plus que mes parents...

---

1. 12, rue St Nicolas.

**G. de V. : Comment voyais-tu la France avant de la connaître ?**

**C. :** Dans mon pays, les jeunes n'aiment pas entendre parler de la France parce qu'ils pensent que c'est elle qui est à l'origine de notre chaos. La France ne respecte pas les droits de l'homme en Afrique ! Si un Africain tue un Occidental, c'est un drame et une crise politique, alors qu'un Occidental peut tuer un Africain comme on écraserait un poulet sur la route... Les Ivoiriens pensent que tout Français, toute Française est au courant de ce qui se passe en Afrique, et notamment des atrocités. Mais depuis que je suis là, je me rends compte que la plupart n'y sont pour rien, ils n'ont pas les bonnes informations. Alors ma colère est en partie retombée, je comprends que c'est surtout le jeu des hommes politiques. Je discerne un peu mieux.

**G. de V. : Charles, je te vois souvent rire de nos habitudes, tu nous traites par exemple de « chochottes » !**

**C. :** Nos deux pays sont très différents ! Chez nous, on a l'habitude de régler les choses « à l'africaine », souvent par la violence. J'étais mort de rire quand j'ai appris que vous faites appel à la police pour un

oui ou pour un non, même quand une des poules de notre colocation s'était échappée ! Chez nous, la police on préfère s'en passer ; quand elle est là, ce n'est pas pour notre bien !

**G. de V. : À propos de violence, j'avais été très choquée quand tu nous racontais que, plus jeune, tu t'amusais avec des copains à traquer les homos pour les frapper...**

**C. :** C'est vrai... Mais aujourd'hui, avec plus de maturité, je réalise que la violence ne sert à rien. Même si je ne comprends vraiment pas l'homosexualité, j'ai évolué. L'autre jour, j'ai discuté avec une lesbienne ; elle ne m'a pas convaincu, mais j'accepte maintenant que chacun puisse vivre sa vie comme il l'entend.

**G. de V. : Aujourd'hui, quel est ton regard sur notre pays ?**

**C. :** La culture française ne m'attire pas, je trouve que la majorité des gens ne sont pas dans le partage. Je vois beaucoup de méfiance, de mépris, de solitude. Chez moi, ça ne se passe pas comme ça, on est toujours ensemble, en famille ou entre amis, on dialogue, on parle de nos problèmes et on

les oublie ensemble. En France, les gens ont plus de moyens mais ils sont aussi plus seuls et plus déprimés. C'est bizarre. J'observe cette solitude, j'essaye de l'analyser ; ici on voit vraiment ce que veut dire ce mot, alors qu'avant je ne le connaissais qu'intellectuellement. Ça me marque beaucoup.

**G. de V. : Tu t'es récemment investi auprès de Young Caritas, plus particulièrement pour l'aide aux migrants ?**

**C. :** Je suis quelqu'un qui a l'amour du prochain ; je sais que la plupart des migrants ont vécu des atrocités. Pourquoi sont-ils devenus migrants ? Ils fuient la guerre, la mort, ils veulent vivre. Entre Africains, on se comprend, l'ambiance est facile.

**G. de V. : Quelles sont les belles choses que tu retiens de la France ?**

**C. :** Je n'ai pas de famille en Europe et voir des gens qui me considèrent comme leur fils, leur petit-fils ou leur grand frère, qui sont toujours prêts à me soutenir moralement et financièrement, je ne pourrai jamais l'oublier ! Recevoir l'amour de mon prochain qui voit d'abord en moi ma valeur, ça me touche profondément. Dans cette maison, je suis avec des gens qui vivent le partage. Ma chance est d'être entouré par ces personnes qui m'encouragent, me soutiennent et avec qui je me sens familial. Ça, c'est inscrit en moi pour toujours !

## UN PARCOURS D'INTÉGRATION

Par François

**François est arrivé d'Afrique et il est en France depuis quatre ans.**

Il y a quatre ans, moi et mes deux jeunes enfants, nous arrivions en France.

### ■ LA SCOLARISATION DES ENFANTS

À notre arrivée, les enfants parlaient anglais, ils baragouinaient quelques mots rudimentaires en français. Comme ils devaient entrer au lycée en janvier 2015, il fallait travailler dur la langue d'abord avant d'aborder les autres matières. Nous ne connaissions pas encore de monde, il fallait nous débrouiller seuls. J'ai acheté des livres de français et des livres scolaires. Jour et nuit avec mon aide, pendant presque deux mois, les enfants ont travaillé leur français, en combinant les cours et les livres, pour essayer d'être au niveau des autres.

Le 12 janvier 2015, mes deux enfants entrent au lycée en 1<sup>e</sup> S. Issus du système anglo-saxon, et ayant fait leur scolarité en anglais, ils ont de grosses difficultés de langue et d'adaptation au système d'enseignement français ! Non seulement les cours étaient nouveaux pour eux et il y avait des choses à apprendre que les autres avaient déjà apprises, mais encore ils ne pouvaient pas s'exprimer ! Ils étaient habités par le stress, la peur, l'angoisse, la honte même de poser des questions. Quand ils posaient une question, les autres riaient parce que c'était une question de niveau très bas ! Ils étaient très en retard. Les élèves se plaignaient car ils leur faisaient perdre du temps. Frustrés, ils faisaient semblant de comprendre alors qu'ils ne comprenaient rien. Le soir, ils plongeaient dans leurs cahiers et leurs livres pour ne pas apparaître stupides le jour suivant. Quelques semaines après, j'ai pris un abonnement internet chez Orange pour qu'ils suivent des cours tutoriels sur internet.

Progressivement, avec mon soutien et le soutien scolaire des amis conjugué au travail remarquable de leurs professeurs qui ont su être patients avec eux, ils sont parvenus à surmonter ces difficultés, à se faire accepter par les autres et à s'intégrer.

Cependant, ils ont eu à travailler deux fois plus que les autres pour rattraper leur retard. Avec les examens du Bac en vue, ils étaient constamment sous pression. En tant que demandeurs d'asile, privés de certains droits et aides, ils n'étaient pas dans les mêmes conditions matérielles et financières que leurs collègues de classe, c'était très frustrant.

Ma fille a été refusée au concours d'infirmiers parce que son récépissé n'était pas considéré comme une pièce d'identité. Pour la même raison, quand elle est entrée en DUT, une bourse d'études lui a été refusée par l'académie de Lyon – ce qui l'a obligée à se faire héberger chez des habitants bénévoles que je remercie encore du fond du cœur. De maison en maison, les conditions n'étaient pas vraiment adaptées pour les études supérieures et pour une fille de 18 ans. En plus, sans argent, il lui arrivait de ne pas manger à midi et elle ne pouvait pas rentrer dans sa famille le week-end, etc. Elle a mal vécu ces injustices mais c'est comme ça, parce que c'est la loi.

À chaque rentrée (université), mes enfants savaient qu'ils allaient se heurter aux difficultés d'inscription parce qu'ils étaient sans-papiers.

Mais se sachant soutenus par les associations et les amis qui se battent à notre côté, leur détermination s'en trouve renforcée. Seuls, on ne peut pas gagner ce combat.

De mon côté, soucieux de transmettre à mes enfants l'exemple, la culture du travail, je m'efforçais toujours de leur donner l'impulsion et l'envie de s'investir dans les études qui pourraient leur permettre d'avoir une stabilité et de rester peut-être en France, car entre-temps nous avons été déboutés. Bref, ma situation personnelle de faiblesse, de fragilité pour ainsi dire, j'essayais de la transformer en réelle force pour l'avenir des enfants. Ces derniers sont ma raison de me battre, ils me permettent de tenir. On se soutient mutuellement aussi.

## PALLIER LES RUPTURES LIÉES À LA MIGRATION

« Partir, c'est mourir un peu. » Quitter son pays provoque beaucoup de ruptures : linguistique, professionnelle, sociale, familiale, culturelle... Nous n'avons pas échappé à cette règle ; nous

avons été déstabilisés et nous avons connu beaucoup de difficultés. Pour affronter cette situation, il nous a fallu mobiliser différentes ressources pour nuancer le sentiment de rupture et trouver un certain équilibre de vie.

### • Trouver une famille

Dans notre pays d'origine, tout se construit autour de la famille. La vie se passe dehors, dans la rue, car il fait toujours beau. Quand nous sommes arrivés en France, nous nous sommes retrouvés seuls et obligés de rester dans l'appartement. C'est là que nous avons fait l'expérience de l'isolement et compris ce que c'était d'être isolé. Nous avons mal vécu la rupture familiale et mis du temps pour nous habituer à ce mode de vie où personne ne doit compter sur l'autre. Dans ces circonstances, pour survivre, il nous fallait trouver une autre famille ici. Cette famille, nous l'avons trouvée dans l'AUTRE.

Cette (grande) famille, ce sont toutes ces personnes qui nous ont acceptés, accueillis, écoutés, soutenus, accompagnés dans nos démarches. Ce sont ces mamans qui ont su être à la place de mon épouse pour écouter/aider ma

file ; ces familles qui nous ont invités chez elles pour les fêtes, les repas, les jeux, les apéros ou qui nous ont permis juste de passer un moment ensemble. Ce sont ces hommes et femmes qui ont accepté de venir dans notre logement (beaucoup n'osent pas entrer au CADA) ; les personnes qui nous ont invités à des sorties, des événements, qui nous ont fait intégrer une association ou un groupe ; des personnes qui ont répondu à notre appel quand nous étions en détresse ou en besoin, ces personnes qui nous ont donné accès à leurs réseaux et les ont souvent fait jouer pour nous... Sans leur aide, je n'aurais pas été régularisé ni trouvé un travail. Ce sont ces personnes qui ont vraiment permis notre intégration et nous leur serons toujours reconnaissants.

- **Maintenir le sentiment de continuité**

Avant de venir en France, j'avais une vie socio-professionnelle comblée et pleinement épanouie. J'ai toujours été actif, autonome, indépendant. Je supporte mal le sentiment de me sentir assisté et je vis mal l'inactivité. Sans travail, je ne vis pas, je n'existe pas ! C'est très dévalorisant, rabaisant de vivre sans rien faire, quand on n'est pas malade. À la longue, on risque de devenir fainéant, de perdre

le goût du travail ou de tomber dans la dépression parce qu'on est inutile à la société.

Le comble, c'est quand je me retrouvais avec les personnes en activité et qu'elles parlaient de leur travail ! Une torture pour moi ! Et le moment redouté, c'est quand elles te posent cette question : « Et toi, tu fais quoi dans la vie ? » C'est humiliant de dire : « Je ne travaille pas, je suis demandeur d'asile. » Plusieurs fois, j'ai dû mentir et dire que je travaillais pour éviter des réflexions comme : « En voilà encore un qui vit de nos impôts ! »

Pour avancer, avide d'être utile, et pour ne pas tomber dans la dépression, je me suis investi dans de nombreux bénévolats, les Restaurants du Cœur, une maison de retraite, la scolarisation des enfants du voyage (avec Annie), des aides ponctuelles à l'un ou l'autre en difficulté, des activités associatives. Cela m'a permis de maintenir le sentiment de continuité de moi-même. En plus, j'ai pu développer mon niveau de français, acquérir d'autres connaissances et me faire des amis.

- **Rester attaché à l'Église, à la Parole de Dieu**

En allant à l'église et dans d'autres communautés

ou groupes chrétiens, j'apprends à être fidèle à la Parole de Dieu et à rester stable. Les frères et les sœurs me soutiennent également dans mes épreuves. C'est dans le même esprit que je me suis rendu disponible pour aider dans différentes activités organisées par la paroisse de Dole et la Mission de France. Celles-ci m'ont fait confiance car elles reconnaissent en moi une ressource et elles m'ont donné des responsabilités. Ainsi je me sens utile, valorisé. En guise d'exemple, à la paroisse, j'ai été animateur du parcours Alpha et chaque année je participe à la préparation de la session « Bible et Sapins », organisée par les membres de la Mission de France.

Il m'est important d'insister sur l'aventure Bible et Sapins, sur notre implication et ce qu'elle nous apporte.

Pour les enfants, cette session est le moment où ils mettent de côté leurs problèmes. Les responsables n'ont pas peur de leur confier des responsabilités et les laissent faire à leur manière et selon leur imagination. Ils organisent les soirées jeux, casino, théâtre. Les adultes présents leur laissent leur place, ça nous permet de grandir.

La session Bible et Sapins est un moment incontournable chaque année. En amont, je participe à sa préparation avec Annie et Bernard. Durant la session, j'anime un groupe de partage et participe activement aux autres activités. La session me permet de me soustraire à l'emprise de mes problèmes journaliers, de m'amuser, de ne pas broyer du noir à la maison et d'espérer. C'est là où je trouve vraiment du sommeil car il n'y a pas de pression sur moi. Nous venons de différents horizons, nous sommes de nationalités différentes, mais nous sommes tous pareils, nous sommes égaux, il n'y a pas d'*a priori*. Dans la journée ou dans la soirée, quand nous nous affairons, ça me rappelle les premières communautés chrétiennes dans les *Actes des Apôtres*.

La rencontre des autres, le partage de la parole, les escapades, les soirées, tout cela renforce l'amitié, la fraternité et nous permet par-dessus tout de grandir dans la foi. Toutes les activités sont conçues pour être une source de motivation et de joie par la bonne humeur, et nous appellent à mettre nos situations de côté et continuer à vivre.

## ■ CONCLUSION

Quand tout s'effondre et que les épreuves nous paralysent, il faut essayer de rester attaché, je dirais même engagé dans quelque chose ; pour moi, c'étaient Dieu et l'Autre. Le remède à ma souffrance a été d'aider l'autre et de rester fidèle à la Parole de Dieu. Je garde dans mon cœur cette parole de Luc : « Dieu honore toujours celui qui l'honore. » Notre paroisse et la Mission de France nous ont permis de rester attachés à la Parole

de Dieu, de vivre la fraternité, jusqu'à ce que la tempête passe. Par l'Esprit Saint, nous avons appris à être patients, à attendre et espérer. Dieu a fini par récompenser notre fidélité.

Enfin, c'est en mobilisant différentes ressources sociales que nous avons pu développer les connaissances, que nous avons pu alléger les problèmes liés à la rupture, restaurer un sentiment de continuité et arriver à un certain équilibre de vie.



## L'HOSPITALITÉ FRAGILISE ET RÉVÈLE LES IDENTITÉS.

## QUELS DISCERNEMENTS ET QUELLE ÉDUCATION OPÉRER ?

Par Alain Thomasset

**Alain Thomasset est jésuite au Centre Sèvres – Facultés jésuites de Paris. Il est vice-président de la Fondation Jean Rodhain.**

*L'auteur propose une réflexion en deux temps articulés mais relativement autonomes. Il fonde philosophiquement les notions d'hospitalité et d'identité puis les enracine dans la tradition chrétienne (ndlr).*

L'hospitalité n'a rien d'évident car elle fragilise autant qu'elle révèle les identités. En premier lieu, il faut montrer cette ambivalence qui rend l'hospitalité à la fois nécessaire et difficile. Nécessaire car il en va de l'accès en vérité à nous-mêmes et à notre propre identité à la fois comme sujet et comme collectivité. Difficile car cette rencontre suppose renoncement, passage et accueil d'un bouleversement de notre monde supposé acquis et de notre identité première. Dans un deuxième temps, nous verrons en quoi

la tradition chrétienne peut nous aider à vivre ce passage qui ne se vit jamais sans discernement. Une tradition qui nous guide sur le chemin d'un apprentissage de la vertu d'hospitalité.

## IDENTITÉ, ALTÉRITÉ ET VIE ÉTHIQUE

Au plan de l'anthropologie, la relation entre le soi et l'autre est une figure centrale de la réflexion philosophique contemporaine. L'hospitalité, au sens large du terme, joue un rôle essentiel dans la construction de l'identité des sujets individuels comme de celle des collectivités. Dans nos sociétés pluralistes et ouvertes, elle touche à de multiples aspects de notre vie : l'accueil de l'étranger, du migrant ou du réfugié, la réaction face à l'étrangeté des opposants politiques ou à celle des croyants d'autres religions. L'hospitalité est liée à la racine de notre comportement moral comme une attitude fondamentale à l'égard d'autrui.

Les philosophes contemporains ont traité de la relation « Je-Tu » de différentes manières et ont

donné des significations variées à la présence de l'autre. Jean-Paul Sartre, par exemple, la considère comme ce qui produit en soi une sensation de choc et de désorientation. L'autre a le pouvoir d'interpréter, de juger et d'évaluer mon action selon son propre monde de signification de telle manière que je deviens un objet dans la conscience de l'autre et que je perds le contrôle de mon être. L'autre est donc une menace à la centralité de ma personne dans mon monde. Les deux centres de liberté entrent dans un conflit tragique<sup>1</sup>. Si Sartre, en un sens, insiste sur le décentrement de perspective provoqué par la présence de l'autre, il a tendance à réduire l'autre à un moyen au service de mon propre développement.

Telle est la critique faite par Emmanuel Levinas à la tradition philosophique occidentale tout entière qu'il accuse d'accorder une préférence à l'ontologie (on pourrait dire à l'identité) sur l'éthique et qui mène à une « égologie ». Pour lui, l'éthique est première. La responsabilité pour autrui est antérieure à toute autre considération : l'autre ne peut être réduit à une fonction d'auto-

---

1. Cf. Jean-Paul Sartre, *L'être et le néant. Essai d'ontologie phénoménologique*, Paris, NRF-Gallimard, 1943.

actualisation du sujet moral. La moralité commence précisément lorsque mon auto-centrage est remis en question et lorsque j'apprends à considérer l'autre dans son altérité irréductible. L'autre n'est donc pas à considérer comme une menace envers mon intégrité personnelle mais plutôt comme celui qui m'ouvre à la possibilité de l'expérience morale (et donc à la vérité de ce que je suis)<sup>2</sup>. Pour Levinas, la relation à l'autre est dissymétrique, l'autre est à la fois plus haut et plus bas que moi. Plus haut parce qu'il ou elle est mon maître et mon professeur qui m'oblige au comportement éthique, mais aussi plus bas, car il ou elle vient à moi sans pouvoir de coercition, n'offrant d'autre résistance que sa revendication morale. Le prototype de l'autre, dans cette perspective, est la veuve, l'orphelin, le pauvre et précisément l'étranger qui est à la porte...

Si Levinas est un partenaire très important dans l'effort de penser une éthique de l'hospitalité, ne va-t-il pas loin dans la reddition à l'autre et l'auto-renoncement de soi-même ? Dans *Autrement*

*qu'être, au-delà de l'essence* (1981) par exemple, Levinas parle du soi comme étant l'« otage de l'autre ». Si la pensée occidentale tend à assimiler la signification de l'autre à mon propre processus de construction, Levinas ne risque-t-il pas de dénier au soi un quelconque droit moral avant l'autre ? Une compréhension plus nuancée de la relation entre le soi et l'autre a été élaborée par Paul Ricœur lorsqu'il décrit l'interaction mutuelle entre le soi et l'autre par le moyen d'une « identité narrative »<sup>3</sup>. Ricœur distingue deux significations de l'identité, l'identité-*idem* et l'identité-*ipse*. L'identité-*idem* est synonyme de la même chose sans changement et elle est opposée à l'idée du soi (distingué du moi). L'identité-*ipse* inclut la possibilité d'une variation du soi dans le temps et implique une dialectique entre le soi et l'autre que soi (l'altérité). Pour Ricœur, l'altérité est constitutive du soi : nous avons à nous considérer « soi-même comme un autre », le soi ne peut être pensé sans l'autre et séparé de l'autre. Mon autonomie est liée à la responsabilité pour autrui et à la justice envers chacun. Je ne peux pas être

---

2. Emmanuel Levinas, *Totalité et Infini. Essai sur l'extériorité*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1961.

3. Paul Ricœur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, 1990.

vraiment libre si l'autre et chacun des autres ne sont pas libres également. L'autre est une partie de moi-même, entrelacé dans l'histoire de ma vie, et je ne pourrais pas répondre à l'appel de la responsabilité si cet appel ne rencontrait en moi une capacité spontanée pour accueillir cet appel, capacité que Ricœur appelle du beau nom de « sollicitude » pour l'autre. Pour bâtir une éthique de l'hospitalité raisonnable, nous avons donc à prendre en compte ces deux dimensions de l'identité et de l'altérité. Les deux sont entrelacées et ne peuvent être réduites à une simple hospitalité absolue, comme le voudrait par exemple Derrida, qui pense une hospitalité « inconditionnelle » à la venue de tout autre, mais qui reste selon lui une utopie<sup>4</sup>.

On comprend dès lors que l'hospitalité s'affronte ou provoque des identités fragilisées. Dès notre naissance, nous découvrons avec difficulté la présence d'autres personnes en compétition pour l'amour de notre mère (père, frères, sœurs, amis) et peu à peu la vie sociale nous apprend que les

relations sociales sont constitutives de notre personnalité. Cette découverte, d'abord imposée comme un fait, nous conduit progressivement à un désir plus volontaire de rencontrer les autres et de les accueillir. Mais l'étranger vient encore dans notre vie comme une surprise que nous avons à affronter, soit comme une menace, soit comme quelqu'un qui a besoin de notre aide, soit comme un ami potentiel qui nous ouvre à l'humanité. Pas de connaissance de soi sans la reconnaissance de l'autre, sans l'acceptation de cette différence qui nous dérange et nous constitue à la fois.

## ■ L'ACCUEIL DE L'ÉTRANGER ET LA QUESTION DES FRONTIÈRES

De ce qui précède, il faut retenir que mon identité est liée à celle de l'autre sans lequel je ne suis pas moi-même. Le bonheur est ainsi fait de cet aller-et-retour entre donner et recevoir, entre accueillir chez soi la richesse de l'autre et donner en retour de soi-même. Ainsi se construit notre

4. Jacques Derrida, « Hospitality, Justice and Responsibility: A Dialogue with Jacques Derrida » in *Questioning Ethics: Contemporary debates in philosophy*, Richard Kearney et Mark Dooley (ed.), London, Routledge, 1999.

identité narrative qui tisse en une même unité les divers événements, rencontres et décisions que nous avons vécus. Et ceci est vrai également de nos collectivités. Il n'y a nulle France éternelle, figée dans un passé idéal et imaginaire, sinon celle qui se construit du récit de son histoire. L'accueil des étrangers venus chez nous, mais aussi les querelles ou les échanges que nous avons eus avec les Anglais, les Espagnols, les Allemands font partie de notre identité collective. Il s'agit d'un récit toujours à reprendre – car nous pouvons changer – et notre identité demeure une interprétation. C'est ce qui fait sa fragilité mais aussi sa malléabilité, sa souplesse. L'enfermement sur soi autant pour le sujet que pour une collectivité est donc mortifère. Il nous fait sortir de la dimension humaine (éthique) de notre humanité. Pourtant ce n'est pas si simple. Car il s'agit bien de respecter et l'identité et l'altérité, sans réduire l'une à l'autre.

Il en est ainsi des frontières. La frontière définit une limite entre une communauté et une autre, mais cette délimitation dépend de notre perception de l'autre, du différent, du voisin... et aussi de ce qui fait qu'une communauté se considère comme

telle. Est-ce sa géographie, son histoire, le récit culturel de son passé, ses frontières ? De ce point de vue, le christianisme et sans doute aussi l'islam ne considèrent pas *a priori* les frontières comme pertinentes, puisque leur vision du monde et de l'humanité se veut universelle. Les frontières dans ce sens sont des « concessions de l'histoire », imposées par la nécessité d'organiser le monde d'une manière réaliste et pacifique au sein d'une histoire violente. De manière analogue à la propriété privée, elles demeurent soumises à la visée du bien commun et ne constituent nullement un fait absolu. La frontière est donc théoriquement dépourvue de toute légitimité autre que celle d'un certain pragmatisme et d'une prise en compte de la réalité humaine historique et culturelle. C'est ce que rappelle le pape François à la suite de ses prédécesseurs lorsqu'il argumente du droit de migrer et du droit des migrants d'être accueillis sur le principe de la destination universelle des biens.

Toutefois la frontière possède aussi « une valeur en soi ». Les peuples et les communautés ont besoin d'identité marquée par leur histoire et leur culture communes. L'altérité y est nécessaire

et intimement reliée à elle. Un monde sans frontières ne serait-il pas en fin de compte un monde d'individus sans véritable identification collective autre qu'une vague humanité commune chargée de violence ? L'identité collective, dans son aspect positif, contribue à la constitution du lien social indispensable à la nature humaine. L'utopie universelle, pour essentielle, n'en est pas moins affectée que l'idéologie par le danger de devenir folle, en ignorant cette dimension identitaire et communautaire qui nous délivre de l'illusion et du malheur d'être seul. Personne n'accède à cette fraternité universelle sans être d'abord inscrit dans une histoire particulière. Créer du lien suppose donc une identification première (celle qui commence avec la proximité des parents dès la petite enfance) de sorte que la découverte de l'autre différent crée un choc qui provoque à la réflexion et la vie éthiques. Et il est vrai que l'hospitalité se vit plus difficilement si l'identification première dans un particulier donné n'est pas assurée ou est fragilisée.

## ■ TRADITION CHRÉTIENNE ET HOSPITALITÉ

La bataille au sujet de l'accueil des migrants et des réfugiés est en partie une bataille de l'imagination. L'hospitalité traite de notre rencontre avec l'étrange, l'inconnu, le hors-norme. Elle nous incite à choisir la manière de réagir face à l'autre, compte tenu des images qui nous habitent et qui façonnent en partie notre manière d'agir. Dès lors, quel est l'apport de la tradition chrétienne dans l'apprentissage de cet accueil ? Comment peut-elle aider à faire ce passage toujours coûteux du quant-à-soi à la rencontre de l'autre ?

La tradition chrétienne est une invitation à l'hospitalité universelle des frères en humanité. Accueillir l'étranger et le pauvre, c'est accueillir le Christ lui-même (cf. *Mt 25, 31-46*) et en cela répondre à l'hospitalité de Dieu à notre égard au banquet de son Royaume, comme Jésus lui-même l'a incarné dans sa vie publique<sup>5</sup>. En même temps, la Bible est consciente des difficultés que cet accueil pose et du chemin d'apprentissage

5. Pour Brendan Byrne, tout l'évangile de Luc peut être lu comme l'histoire de l'hospitalité de Dieu à notre égard : *The Hospitality of God. A Reading of Luke's Gospel*, Collegeville, Minnesota, The Liturgical Press, 2000.

qu'il s'agit de parcourir pour le vivre. Dans l'Ancien Testament, aucun commandement n'est répété plus souvent que celui d'accueillir l'étranger, sauf celui de n'adorer que Dieu seul. Or précisément les deux sont liés, depuis l'épisode d'Abraham qui sert de paradigme à toute la tradition (cf. *Gn 18*). Accueillir l'étranger peut être l'occasion d'accueillir des anges, messagers de Dieu, comme le dit l'épître aux Hébreux (*He 13, 2*). Toutefois Israël vit une tension permanente car, si elle comprend que son identité de peuple choisi l'oblige à prendre soin de la veuve, de l'orphelin et de l'étranger (cf. *Dt 5*), elle redoute aussi que ces étrangers ne viennent menacer la pureté d'Israël en apportant le culte des divinités étrangères (cf. *1 R 11*).

La venue de Jésus, sa mort et sa résurrection puis l'effusion de l'Esprit à la Pentecôte, sont venues confirmer et radicaliser ce lien entre accueil de l'étranger et relation authentique à Dieu : « J'étais un étranger et vous m'avez accueilli. » Par ailleurs, la rencontre de Pierre et de Corneille (*Ac 10*) et l'accueil conséquent des

païens dans l'Église signifie bien ce lien entre hospitalité et transformation des identités des uns et des autres. Cependant on retrouve dans les premières communautés chrétiennes cette tension entre pureté et accueil, comme on le voit dans les disputes entre Pierre et Paul au sujet de la circoncision et des règles des repas (*Ga 2 ; Ac 11*) ou dans les discriminations dénoncées par Paul dans les assemblées entre riches et pauvres (cf. *Jc 2*), entre chrétiens d'origine juive et ceux d'origine grecque (cf. *Ac 6*). La conversion voulue par le Christ s'inscrit dans une histoire qui rencontre des résistances et demande du temps. Sur le fond de cet appel à la générosité, à l'exemple du Christ et de l'histoire d'Israël, l'hospitalité est en même temps un chemin d'apprentissage et de discernement. C'est pourquoi je crois important de traiter ce sujet de l'hospitalité non pas tant comme une injonction morale de principe que comme une éthique qui s'intéresse aux vertus, c'est-à-dire aux attitudes existentielles des sujets qui les prédisposent peu à peu à agir d'une façon bonne et juste<sup>6</sup>.

---

6. Pour plus de détail voir Alain Thomasset, sj, *Les vertus sociales. Justice, solidarité, compassion, hospitalité, espérance*, Paris, Lessius, 2015.

## ■ ÉDUIQUER À LA VERTU DE L'HOSPITALITÉ

Comme toute vertu, l'hospitalité ne s'acquiert pas en un jour, elle suppose une certaine expérience de la vie, guidée dans un premier temps par l'expérience des autres et l'accompagnement des maîtres. Comme toute vertu, elle est aussi un juste milieu entre deux extrêmes ou plus exactement un chemin de crête entre deux abîmes : un accueil inconsidéré d'une part, un refus de tout étranger de l'autre. La réalité exige souvent de trancher non pas entre le bien et le mal mais entre deux biens ou entre deux maux. L'avantage de considérer l'hospitalité comme une vertu, et non pas d'abord comme un principe, invite à la traiter non pas comme une réponse toute faite ou une obligation qu'il faudrait respecter ou trahir mais comme une attitude intérieure qui se développe et oblige à discerner la meilleure façon de répondre concrètement à la situation qui se présente.

Les vertus supposent donc une vision de la vie bonne (une perception juste alimentée par une imagination particulière) et un processus d'appropriation personnelle et d'éducation au sein d'une tradition donnée (des pratiques sociales).

Dans ce processus, l'imagination joue un grand rôle. Comme il a été indiqué, l'hospitalité est en premier lieu une question de regard, de perception de l'étranger. Or la Bible précisément, surtout dans le Nouveau Testament, ne nous donne pas tant des préceptes et des commandements moraux nouveaux mais nous fait entrer dans un monde, dans une manière de voir et de vivre le monde qui nous entoure, selon l'Esprit du Christ. Elle alimente de l'intérieur l'imaginaire moral du sujet qui a choisi de suivre le Christ, en devenant notamment hospitalier. L'éthique des vertus ne suppose donc pas un sujet éthique déjà constitué et prêt à obéir aux injonctions de la morale (sans doute inopérantes aujourd'hui) mais une personne en croissance dans la découverte progressive des attitudes justes et bonnes qui vont lui permettre de mettre en œuvre ces exigences.

Dans l'imaginaire des populations européennes, plusieurs obstacles se dressent face à un accueil important des migrants et des réfugiés : le sentiment d'une limite des ressources disponibles pour cet accueil ; la conviction que certains migrants abusent de la situation ; l'impression que ces populations, en particulier musulmanes, viennent

d'une culture si différente de la nôtre qu'elles ne pourront pas s'intégrer à notre mode de vie, voire le mettront en danger ; la crainte que ces arrivées ne posent de graves problèmes de sécurité. Il est donc important de lutter contre certaines idées fausses mais aussi de travailler cet imaginaire. L'apprentissage de la vertu d'hospitalité passe à la fois par la proposition d'une vision alternative à celle qui est spontanément présente et par des pratiques individuelles et sociales.

Il a été montré que la tradition chrétienne n'offre pas une vision unilatéralement destinée à un accueil absolu et inconditionnel de tous les migrants : elle indique à la fois la visée utopique de cet accueil où toute personne doit être respectée et protégée dans sa dignité, en particulier ceux qui sont fragiles et vulnérables (comme le rappelle le pape François dans une attitude assez prophétique dans ses discours, ses gestes symboliques, son rappel des droits de l'homme), mais elle présente aussi des éléments d'un discernement réaliste en fonction des situations singulières qui se présentent à nous (lorsque cet accueil est renvoyé au jugement de chaque Église ou de chaque paroisse, lorsque le pape insiste par exemple sur la vertu de prudence

et sur des « programmes d'accueil diffus » où quelques familles sont prises en charge par une communauté locale). L'imaginaire chrétien alimente la vision du bien, le discernement permet de l'adapter aux circonstances. À la fin de la parabole du bon samaritain, Jésus dit au scribe : « Va et fais de même. » (*Lc 10, 37*) Il ne s'agit pas de refaire la même chose que lui mais une action que l'imagination analogique permettra d'inventer.

Les récits bibliques, mais aussi les récits actuels d'hospitalité heureuse, permettent d'alimenter un tel imaginaire de l'accueil. Les pratiques de la spiritualité assurent également une appropriation de cet imaginaire, que ce soit par la prière, la méditation de la Bible ou la pratique liturgique. L'eucharistie par exemple est une manière pour les croyants de célébrer l'hospitalité de Dieu qui les invite au banquet de l'Agneau et qui, tout en se considérant eux-mêmes indignes de recevoir Jésus « sous leur toit », accueillent cette grâce comme une préfiguration de l'hospitalité finale dans le Royaume. L'eucharistie nous rappelle que grâce au Christ nous ne sommes plus des étrangers pour Dieu et que nous sommes devenus des frères les uns envers les autres. Par ailleurs, la vérité de ce

sacrement se vérifie si la communauté est capable de mettre en pratique cette hospitalité dans le service diaconal vis-à-vis des frères. Comme le rappelle Benoît XVI, *diakonia*, *liturgia* et *kerygma* ne peuvent pas être séparées<sup>7</sup>.

Les pratiques de l'hospitalité sont aussi toutes les occasions que nous avons d'accueillir personnellement ou collectivement des personnes en difficulté. Les exemples sont nombreux de ces rencontres improbables qui ont conduit à des conversions. Les familles qui accueillent des demandeurs d'asile sous leur toit dans le cadre du réseau « Welcome » par exemple en font souvent l'expérience. La rencontre physique et l'échange amical créent un changement de regard, une dissolution des imaginaires fantasmés de la part des hôtes comme des accueillis. On pourrait ajouter toutes les occasions par lesquelles une collectivité, un village, un quartier font l'expérience d'une rencontre d'humanité avec les migrants par la création d'un réseau de solidarité locale.

Nos relations sociales et politiques sont médiatisées par notre imaginaire social, par nos attitudes et nos fantasmes collectifs. Comme le dit Paul Ricœur : « En changeant son imagination, l'homme change son existence. » L'imagination biblique met au défi notre regard pour considérer qu'accueillir des étrangers pourrait devenir l'occasion d'« héberger des anges à notre insu » (*He 13, 2*). Elle nous invite à voir en l'autre dans le besoin le prochain que nous sommes appelés à servir (cf. *Lc 10, 29-37*). Si nous sommes guidés par ces récits, nous serons moins tentés d'oublier la vulnérabilité de notre commune humanité et invités à mettre en œuvre une politique qui protège les droits des réfugiés et des migrants, comme nos voisins et nos frères en humanité. De même, les pratiques locales de solidarité et d'hospitalité façonnent en nous des attitudes intérieures et suscitent des récits personnels de rencontres heureuses, attitudes et récits qui pourront inspirer les réponses collectives que nous pourrions donner à ce défi.

---

7. Cf. Benoît XVI, *Deus caritas est*, n° 25.



## MIGRATIONS ET DÉPLACEMENT DES REPRÉSENTATIONS DE DIEU

Par Jean-Marie Ploux

**Jean-Marie est prêtre de la Mission de France. Il réside à Pontigny et appartient à l'équipe de la vallée du Serein.**

Autant qu'on puisse le savoir aujourd'hui, l'humanité depuis son origine n'a été que migrations. Mais c'est une chose de se déplacer dans des espaces inhabités, de les explorer et de s'y installer, c'en est une autre d'arriver sur les terres des autres. Et c'est une chose d'arriver en conquérants, c'en est une autre d'être parmi les « suppliants »<sup>1</sup>. Les premiers imposent leur culture<sup>2</sup>, les autres demandent un refuge et l'hospitalité. Ce sont donc des histoires de personnes et de peuples avec leur poids de larmes et de sang, leur violence et, parfois, leur sublime générosité. Dans ces voyages, chacun laisse sa

.....  
1. *Les suppliantes*, pièce d'Eschyle a inspiré les textes de Elfriede Jelinek publiés sur le même thème en 2016 (L'Arche).

2. Pas toujours : la culture grecque s'est largement imposée aux conquérants romains.

terre et sa culture derrière lui... Y laisse-t-il ses dieux ?

Mais que faut-il entendre sous ce mot de « culture » ? L'ensemble articulé de systèmes (langue, codes de droit ou coutumiers, pratiques techniques, etc.) et de représentations (mythes, « histoire(s) », idéologies etc.) qui structurent les rapports des hommes d'un groupe donné, entre eux, avec leurs ancêtres et avec les autres, et avec le « monde » plus ou moins transformé. Dans les sociétés traditionnelles, les dieux, la religion sont au fondement de la culture dans sa double dimension sociale et personnelle.

Qu'advient-il quand, pour une raison ou une autre, on est forcé de quitter son pays pour émigrer chez l'autre ? Pour vivre chez l'autre, jusqu'où faut-il aller, à quoi faut-il consentir, peut-être renoncer<sup>3</sup> ? La Bible, avec toutes ses convulsions, est sans doute un terrain exemplaire pour comprendre ces drames d'existences qui touchent au profond

les consciences. En effet, tous les peuples y sont religieux. Mais ce qui nous est donné d'y lire – en fait à interpréter – sur le thème des migrations et des enjeux pour les représentations de Dieu, ne peut pas être transposé sans précautions dans une société comme la nôtre, « irrégulière » c'est-à-dire une société où la religion n'a plus le rôle fondateur, structurant et régulateur qu'elle avait avant.

Il est vrai que notre société est plus complexe. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les migrations étaient internes (des campagnes vers les villes et l'on sait à quel point l'irrégulation des banlieues a marqué en retour les campagnes) et externes : de l'Europe vers les colonies. Au XX<sup>e</sup>, le mouvement s'est inversé, or les migrants sont pour la plupart des gens « religieux ».

Ainsi, la question de la foi ne se pose pas du tout de la même manière pour les uns et pour les autres et les débats jamais clos sur la laïcité sont

3. Cette question, cruciale, fut celle des communautés juives d'Europe aux temps modernes. Beaucoup, séduits par les Lumières et dans la volonté de s'intégrer aux nouvelles « nations » de l'Europe, ont renoncé à leur religion... En vain, comme l'a tragiquement montré l'Histoire du XX<sup>e</sup> siècle avec la volonté nazie de les exterminer et la coupable indifférence des autres...

là pour en témoigner... C'est pourquoi aussi, nous qui ne vivons plus dans une société religieuse, nous ne comprenons plus ou nous saisissons très mal l'enjeu crucial des migrations pour des hommes et des femmes dont toute l'existence a été structurée par des cultures à fondement religieux. D'ailleurs, c'est un domaine si perturbé qu'ils n'en parlent pas ou peu.

### LA BIBLE DONC...

Rappelons que le petit peuple hébreu<sup>4</sup> de la Bible est issu d'une tension entre nomades et sédentaires (symbolisés par Abraham et Loth) et qu'il habite dans un couloir géographique constamment traversé et ravagé par les empires du Sud (Égypte) et du Nord (Assyriens, Babyloniens, Perses, Grecs et Romains). La Bible accumule donc les récits de guerre et de conquête territoriale, avec leurs conséquences dramatiques de dévastations, d'expulsions, d'exils. Or, chaque peuple a sa représentation du divin : il a « ses » dieux – et déesses – protecteurs. En Juda, comme

en Israël et comme partout ailleurs, la vie du Dieu ou des dieux est étroitement liée à la vie ou à la survie du peuple qui l'honore. La vérité d'un « dieu » tient à l'efficacité de son action en faveur du peuple ou de celui qui le personnifie, son roi (voir 2 R 1, 1-4). Et lorsque dans les psaumes on demande « Où est-il ton Dieu ? », ce serait un contre-sens grave de traduire : Dieu existe-t-il ? Cette question de notre modernité est impensable dans le cadre religieux de la Bible. La question porte sur l'efficacité de Dieu, sa présence et son action, c'est-à-dire que tous les événements ont une portée religieuse, pire, qu'ils mettent en jeu le rapport à Dieu. Ainsi, les migrations : c'est d'abord un danger. Que l'on soit immergé dans un autre peuple ou submergé par lui, le danger est de perdre confiance en son Dieu et de se rallier au dieu des autres. Et la Bible est pleine de ces trahisons, de compromis avec les Ashéras, avec Baal, etc., sans répit dénoncés par les prophètes.

Quand on est submergé, par l'adversaire ou déporté chez lui, faut-il résister et vivre en circuit

---

4. Je l'appelle ainsi par commodité.

fermé ? Faut-il renoncer à tout et s'assimiler ? Faut-il « réinventer » son rapport à Dieu et l'expression de sa foi ? Telles sont les questions...

Une autre difficulté se présente à nous pour aborder notre thème. Elle tient au fait que l'on ne peut plus lire la Bible en tenant pour historiquement vrai tout ce qu'elle raconte, par exemple d'Abraham ou de Moïse, grandes figures de migrants s'il en fut. J'y reviendrai. Pour être fidèle aux migrations, je vais donc évoquer les événements les plus sûrs : ceux qui concernent le sud du pays, c'est-à-dire le royaume de Juda qui a connu trois vagues de déportations, assorties d'occupations venues de ceux qui le déportaient, ainsi qu'un retour en plusieurs vagues.

## L'EXIL DE JUDA

Cet exil, conséquence des défaites contre Nabuchodonosor, intervient dans un contexte particulièrement dramatique. Le roi Josias, dont il est dit « qu'il n'y avait pas eu avant lui un roi qui,

comme lui, revînt au Seigneur de tout son cœur, de tout son être et de toute sa force »<sup>5</sup>, selon toute la Loi de Moïse et qu'après lui, il ne s'en éleva pas de semblable (2 R 23, 25), avait été l'acteur principal de la révolution deutéronomique. Mais il meurt à Meguido dans une échauffourée contre le pharaon Néko. Les successeurs ne sont pas à la hauteur et Juda est livré aux mains de Nabuchodonosor qui prend Jérusalem en 597 : première déportation. Deux révoltes entraîneront encore deux déportations en 588 et en 582.

C'est le scandale de la foi ! Alors que Josias avait été le roi exemplaire, Dieu n'a pas protégé son règne ni son peuple. Le contrat religieux, l'Alliance, ont été unilatéralement rompus par Celui qui s'y était engagé. Après le rappel des « exploits de Dieu » faits autrefois en faveur des pères pour les implanter sur leur terre « parce qu'Il les aimait » (Ps 44, 1-4), le psaume 44 (43) continue ainsi :

12 Tu nous livres comme agneaux de boucherie,  
tu nous as dispersés parmi les nations.

---

5. Cf. Mt 22, 36-37 qui reprend Dt 6, 5.

13 Tu cèdes ton peuple sans bénéfices, et tu n'as rien gagné à le vendre.

14 Tu nous exposes aux outrages de nos voisins, à la moquerie et au rire de notre entourage.

15 Tu fais de nous la fable des nations, et devant nous les peuples haussent les épaules.

16 Tous les jours, j'ai devant moi ma déchéance, et la honte couvre mon visage,

17 sous les cris d'outrage et de blasphème, face à un ennemi revancharde.

18 Tout cela nous est arrivé, et nous ne t'avions pas oublié, nous n'avions pas démenti ton alliance ;

19 notre coeur ne s'était pas repris, nos pas n'avaient pas dévié de ta route,

20 quand tu nous as écrasés au pays des chacals, et recouverts d'une ombre mortelle.

21 Si nous avons oublié le nom de notre Dieu,

tendu les mains vers un dieu étranger,

22 Dieu ne l'aurait-il pas remarqué, lui qui connaît les secrets des cœurs ?

23 C'est à cause de toi qu'on nous tue tous les jours, qu'on nous traite en agneaux d'abattoir !

24 Réveille-toi, pourquoi dors-tu, Seigneur ? Sors de ton sommeil, ne rejette pas sans fin !

Qu'est-ce donc ? C'est la plus grave crise de conscience qui soit, c'est l'ébranlement de la foi. Dans ces conditions, à qui se fier ? Persister à mettre sa confiance dans ce Dieu qui vous a laissé tomber ou s'adresser à celui des vainqueurs ? Quelle attitude prendre ? Comme on dit aujourd'hui : faut-il s'intégrer dans la population ou jouer le communautarisme ? *A priori*, c'est la voie la plus sûre pour préserver sa foi. Jouer la carte de l'« intégration », c'est risquer de la perdre, à moins que, dans cette épreuve, elle ne se transforme...

## LE TEMPS EXEMPLAIRE DE L'EXIL

Le choc de l'exil va susciter des interprétations diverses et même contradictoires :

### • Ézéchiël

Une première position pourrait être celle d'Ézéchiël<sup>6</sup>, déporté de la première vague et témoin des deux suivantes. Il était entendu pour lui (prêtre du Temple) que la « Gloire » de Dieu « demeurait »<sup>7</sup> dans le Temple de Jérusalem. Mais, dans une vision qui reprend celle d'*Isaïe* 6 et qu'il a sur les bords du grand fleuve (l'Euphrate), il contemple la « Gloire » de Dieu où il a été déporté. Or cette Gloire peut quitter le sanctuaire (*Ez* 10, 4.18-22) et même Jérusalem (*Ez* 12, 22-25) pour apparaître aux exilés car elle n'est pas rivée en un lieu mais elle accompagne le prophète et ceux qui entendent la Parole pour y être fidèles. Elle reviendra à Jérusalem avec les justes lors du grand retour, car il y aura un retour (*Ez* 43, 2-5). Ainsi,

pour Ézéchiël, la migration forcée en Babylonie est l'occasion d'un passage du culte collectif attaché au Temple de Jérusalem à la foi personnelle en Dieu. D'ailleurs, au chapitre 18, Ézéchiël est aussi celui qui établit le passage d'une responsabilité collective à une responsabilité personnelle...

### • Jérémie

Le deuxième témoin est Jérémie. Lui aussi parle de la Gloire de Dieu mais pour dire que son peuple l'a échangée contre le culte de Baal et « contre ce qui ne sert à rien » : source d'eau vive contre citernes lézardées (*Jr* 2, 11-13), et que c'est la cause essentielle de ses déboires et de son exil (résumé au ch. 25). Tout est imbriqué et les prophètes consultés sur les choix à prendre sont divisés : certains prônent des alliances avec l'Égypte dans l'espoir de contrer les empires du Nord et d'autres conseillent de se rallier à ces puissances. Cela va se répercuter dans l'attitude à prendre une fois exilés.

6. Rappel : les « prophètes » ne sont pas seulement impliqués dans les questions de foi, ils sont mêlés à la politique, consultés ou désavoués par les rois, car, je le rappelle, tout est lié en ce temps-là, tout a une dimension religieuse.

7. En *Exode* 25, 8 il est dit à Moïse que les fils d'Israël feront à Dieu un sanctuaire et qu'il demeurera parmi eux (cf. *Ex* 29, 45). La racine du verbe demeurer : *sh-k-n*, donnera le terme *shekhinah* représentant dans des courants de la mystique juive cette présence de Dieu qu'Ézéchiël appelle la Gloire...

Car il est bien clair que si Dieu a utilisé Nabuchodonosor pour se venger des infidélités de son peuple, c'est que c'est lui « qui a fait la terre, ainsi que les hommes et les animaux qui sont sur la terre, par sa grande force et en déployant sa puissance : il la donne à qui bon il lui semble » (*Jr 27, 5*). Dès lors, Jérémie proclame : « N'écoutez pas les paroles des prophètes qui vous assurent que vous ne servirez point le roi de Babylone. C'est faux ce qu'ils vous prophétisent. » (*Jr 27, 14*)

Et Jérémie écrit aux déportés de la première vague : « Ce sera long ! Construisez des maisons et habitez-les, plantez des jardins et mangez-en les fruits. » (*Jr 29, 28*) Cela est une manière de prôner l'intégration, même si Jérémie annonce un lointain retour. Or cette position n'est tenable que dans la conviction que Dieu est universel, qu'on le priera là-bas aussi bien qu'ici et qu'il exaucera la prière, car il est maître du temps et de l'Histoire. Cependant, Jérémie a en face de lui Shemayahou qui reste tributaire de l'idée que Dieu n'est que le Dieu de Juda, le seul Dieu et qui refuse d'admettre la réalité c'est-à-dire qui refuse de réinterpréter sa conception de Dieu et, comme dit Jérémie, qui berce le peuple d'illusions (*Jr 29, 32*).

#### • **Isaïe II**

L'expérience du deuxième Isaïe est plus explicite encore. Au chapitre 40, alors qu'il annonce un retour à Jérusalem, il l'appuie sur la transcendance du Dieu créateur (*Is 40, 26*) devant qui toutes les nations sont comme rien, néant et nullité (*Is 40, 17*) et tous les êtres de chair comme l'herbe ou les fleurs des champs vouées à disparaître (*Is 40, 6-7*). C'est en vertu de cette Toute-puissance que Dieu fera revenir son peuple, mais l'acteur principal de ce retour, celui qui est le berger (*Is 44, 28*) ou le Messie choisi par Dieu (*Is 45, 1-4*), ce n'est pas un homme de Juda, c'est le roi des Perses : Cyrus. La conséquence immédiate de ce choix – qui est en réalité la lecture qu'Isaïe fait de cet événement historique – est l'affirmation de l'Unicité et de l'Universalité de Dieu.

« C'est moi qui suis le Seigneur. Il n'y en a pas d'autre, moi excepté, nul n'est dieu ! Je t'ai mis le ceinturon (à Cyrus) sans que tu me connaisses, afin qu'on reconnaisse, au levant du soleil comme à son couchant, qu'en dehors de moi, néant ! C'est moi qui suis le Seigneur, il n'y en a pas d'autre ; je forme la lumière et je crée les ténèbres, je fais le bonheur et je crée le malheur. » (*Is 45, 5-7*) Sur

le vif, si je puis dire, on saisit la réinterprétation de Dieu à laquelle l'émigration a conduit : passage d'un Dieu étroitement national, au seul Dieu, unique et universel.

Or, dans les mêmes chapitres, Isaïe écrit ce que l'on appelle les chants du Serviteur. Ce Serviteur, c'est Israël par qui il manifestera sa splendeur (*Is* 49, 3), c'est lui qui a pour mission de faire connaître le Dieu unique et universel, mais dans le paradoxe de la faiblesse et d'une vie de souffrance où les disciples de Jésus verront l'anticipation prophétique de sa vie, de sa mort et de son salut car « il a été mis en réserve et destiné à être l'alliance de la multitude » (*Is* 49, 8).

#### • Isaïe III

Au temps de celui que l'on appelle enfin le troisième Isaïe (ch. 56-66), nous sommes revenus à Jérusalem, après l'exil. Question : qu'en sera-t-il des intuitions de Jérémie et du second Isaïe et quelle devra être l'attitude vis-à-vis de ceux qui sont restés et vis-à-vis des étrangers<sup>8</sup> ? La position

d'Isaïe est sans équivoque : Dieu est le Dieu de tous et « sa Maison sera appelée Maison de prière pour tous les peuples » (*Is* 56, 7). Universalisme, oui, mais à condition que Jérusalem en soit le centre (*Is* 60) et l'observance du sabbat la porte d'entrée... Cependant, dans ce cadre, le jeûne se traduit par l'élimination des jougs oppressants, l'hébergement et la nourriture des pauvres et l'injonction de ne pas se dérober à sa propre chair (*Is* 58).

Jésus et Paul iront beaucoup plus loin...

#### • Néhémie – Esdras

À peu près contemporains, Néhémie et Esdras, acteurs du retour, se trouvent affrontés à la même question de l'universalisme et de l'identité. Au centre de leur action et du livre qui leur est consacré, se trouvent la reconstruction du Temple et – comme au temps de Josias – l'observance renouvelée de la Loi. Mais il y a aussi l'injonction de se séparer des femmes étrangères (*Esd* 10 ; *Neh* 13, 23-29) comme le refus d'accepter la

8. Qui aurait l'idée perverse de faire le rapprochement avec la politique de l'Israël contemporain vis-à-vis des Palestiniens et de rappeler *Ex* 22, 9 ou 23, 9 ?

collaboration des gens du pays à la reconstruction, refus qui conduira à la rupture avec les gens de Samarie (*Neh* 2, 19-20 ; 4, 6 ; etc.)

#### • Dieu créateur

Il faut ajouter une chose et non des moindres. C'est sur les terres de Babylone que Juda a été mis en contact avec les récits religieux qui y avaient cours : théogonies évoquant l'apparition du ciel et de la terre, des hommes et des autres vivants ; épopée de Gilgamesh, etc. Si Dieu est l'unique Dieu de toute l'humanité, le seul vrai Dieu, il devient logique qu'il soit le Créateur de tout. Sont construits alors les récits de création de la *Genèse*, d'autres sans doute, qui reprennent les thèmes babyloniens mais s'en démarquent pour assurer l'altérité de Dieu et sa Transcendance. C'est une sorte de relecture critique de la double tradition des textes fondateurs qui s'entrechoquent sur la terre d'émigration<sup>9</sup>.

#### ■ DES RÉCITS QUI DONNENT À PENSER...

Je me suis efforcé de coller à l'histoire, du moins à ce que j'en saisis. À partir de là, on peut évoquer des récits ou des figures qui retracent de façon plus ou moins imaginaire ou symbolique, l'expérience de foi de Juda.

#### • Moïse

On peut prendre par exemple les récits de l'Exode ou ceux de Moïse et réfléchir à partir de là sur notre thème. Moïse, d'abord, dans ses origines complexes, fils d'Hébreu que l'on dit élevé à la cour de Pharaon. Moïse exilé en terre de Madian et dans la famille du prêtre Jethro où il a dû se réfugier, se présente comme un émigré : « Je suis devenu un émigré en terre étrangère » dit-il (*Ex* 2, 22). Mais c'est là qu'il a la révélation du « Dieu de ses pères » (*Ex* 3, 6) et qu'il reçoit le Nom dont la fortune théologique sera immense : « Je Suis qui Je Suis/qui Je Serai » (*Ex* 3, 14 et note [a] dans la *TOB*). La longue controverse entre Pharaon et Moïse/Aaron a pour enjeu de

9. Et ce n'est pas sans rapport avec les relectures critiques du Coran auxquelles sont astreints des musulmans qui vivent parmi nous.

savoir quel est le vrai Dieu. (Voir l'extrapolation du ch. 6, 2-8 et les paroles de Pharaon en 9, 27-30.) Puis c'est l'épreuve du désert avec ses tours et détours, le conflit entre le Dieu immatériel de Moïse et les images que d'autres s'en font : le veau d'or (*Ex 32*), etc. Tout cela est connu mais est sous-tendu par l'expérience de foi évoquée plus haut. Je n'ai garde d'oublier l'injonction qui revient sans cesse : « Le Seigneur votre Dieu est le Dieu des dieux et le Seigneur des seigneurs, le Dieu grand, puissant et redoutable, l'impartial et l'incorruptible qui rend justice à l'orphelin et à la veuve et qui aime l'émigré en lui donnant du pain et un manteau. Vous aimerez l'émigré, car au pays d'Égypte, vous étiez des émigrés. » (*Dt 10, 17-19*)

#### • Abraham

Même chose dans un autre grand récit, plus composite encore, celui de la geste d'Abraham (*Gn 12-25*) comme relecture de la foi qui résiste au milieu des aléas de l'histoire... Ici, l'expérience du Dieu unique et universel perçu dans les tribulations du peuple biblique est en quelque sorte reprise

dans l'itinérance d'Abraham, itinérance qui mêle certainement plusieurs traditions raboutées les unes aux autres. Il est donc vain d'y chercher une progression. Ce sont plutôt des moments décisifs pour la foi...

Les pérégrinations d'Abram qui deviendra Abraham le conduisent de Ur en Chaldée jusqu'à la grotte de Makpéla, dans le champ d'Ephrôn fils de Cohar, le Hittite, qui est vis-à-vis de Mambré. C'est pour y trouver un tombeau et donc s'enraciner sans retour<sup>10</sup>.

Le clan de Térah avec ses deux fils Abram et Nahôr, part de Ur en Chaldée vers Harân, au Nord, dans une boucle de l'Euphrate. C'est de là que part Abram sur une injonction du Seigneur. De là, ils vont en Canaan à Sichem où l'on vénère le chêne de Moré, ensuite au Néguev puis de là, à cause d'une famine, en Égypte. Retour au Néguev puis de nouveau en Canaan, Loth dans la plaine du Jourdain habite à Sodome, Abraham sur les hauteurs près du chêne de Mambré, à Hébron.

10. Enterrer les siens dans une terre d'émigration et ne pas renvoyer leur corps dans la terre d'origine est le signe le plus sûr de l'irréversible intégration.

Constamment reviennent ces chênes sacrés pour les populations locales...

S'ensuivent plusieurs expéditions et batailles dont Abraham sort vainqueur puis il rencontre Melchisédeq, roi de Salem et prêtre de Dieu le Très Haut qui crée ciel et terre. Le Seigneur d'Abraham était un Dieu clanique, il rencontre ici le Créateur. Mais le texte dit qu'il « procréé ». Or, dans les théogonies dont la Bible va s'inspirer et se démarquer, le ciel et la terre sont le fruit de rapports sexuels entre dieux et déesses. La *Genèse* rectifiera avec le verbe « bara ». Et l'on dira plus tard, « de rien ».

Suivra l'Alliance car le Dieu du clan d'Abraham n'a pas assuré sa descendance. Élargissement à tous ceux qui seront circoncis.

Le chapitre 18 est celui de la rencontre aux chênes de Mambré : promesse et intercession.

L'épisode d'Abimélek duplique celui de l'Égypte. Dans les deux cas, Abraham fait passer sa femme pour sa sœur qui est prise comme épouse par le Roi, mais qui la renvoie : signe d'un refus

d'assimilation ? Or c'est un pas de plus vers l'universalisme car Abraham s'était dit : il n'y a pas la moindre crainte de Dieu dans ce lieu (*Gn* 20, 11). Les faits le démentent...

Suivra une alliance avec Abimélek qui fera un sacrifice au nom du Seigneur le Dieu éternel, *El Olam*... Une note de la *TOB* précise que ce nom est employé en Canaan au même titre qu'*El Elyon*, *El Shaddaï*, *El Roi*, tous noms que la Bible assimile à son tour...

Oui, mais en Canaan il y a des sacrifices du premier-né : épreuve pour Abraham qui doit y renoncer.

La mort de Sara est l'occasion pour Abraham d'être enraciné à Hébron. « Je vis avec vous, dit-il, comme un émigré et un hôte. Cédez-moi une propriété funéraire parmi vous pour que j'enterre la morte qui m'a quitté. » (*Gn* 23, 4) On pourrait croire que l'on va vers une assimilation...

Or le mariage d'Isaac se fait avec sa cousine de Hâran et non avec une fille de Canaan, donc dans le souci de garder pur le sang et intègre la foi.

En fait, ces récits sont construits sur deux lignes : la première est le passage du Dieu tribal au Dieu universel dans un rapport aux autres assez complexe, fait d'emprunts et de ruptures, la seconde est, derrière la vocation et l'errance d'Abraham, celle de l'élection d'Israël chargé d'être le témoin du Dieu unique au milieu des nations. Mais tous ces thèmes, nous les avons vu surgir dans l'histoire même de Juda.

### CONVERSIONS ? RÉSISTANCES ? DIALOGUE ?

Ainsi, au plan religieux comme à d'autres, ceux qui émigrent ou qui immigreront sont devant des choix cruciaux car, dans ces situations nouvelles souvent précaires et de dépendance, ils jouent leur identité première. Résister dans un repli identitaire, se fondre dans une réalité nouvelle au risque de se perdre soi-même, construire

une sorte de syncrétisme, ou repenser sa foi par le dialogue dans un autre contexte culturel, tels sont les choix devant lesquels se trouvent tous les transfuges d'une culture à l'autre. Au temps de l'Exil, Juda est passé du Dieu clanique, puis national, au Dieu Unique et Universel. Il est passé du Dieu qui demeure dans le seul Temple de Jérusalem au Dieu qui accompagne son peuple partout avec sa Loi, au Dieu de la conscience personnelle, puis au Dieu de toutes les nations. Tout cela au milieu des tensions, des ruptures et non sans tentation de revenir en arrière...

À la suite de Paul, et non sans mal, l'Église jouera l'universalité. Mais toute son histoire, y compris contemporaine, montre à quel point ce que l'on appelle aujourd'hui le dialogue et l'inculturation sont des opérations risquées et pourtant vitales si l'on veut échapper à des replis mortels. Se dire qu'il n'en va pas autrement pour les autres nous aiderait peut-être à mieux les comprendre...



## DE BABEL À PENTECÔTE

### L'ENJEU DE L'ALTÉRITÉ OU LA DYNAMIQUE DE LA DIFFÉRENCE

Par Gilbert Brun

**Gilbert Brun est prêtre du diocèse de Lyon et il appartient à l'équipe Mission de France de Lyon 1.**

Je vous propose un parcours qui va du récit biblique de Babel où la langue imaginée par les humains ne laisse aucune place à l'altérité, au récit du matin de Pentecôte, dans le livre des *Actes des apôtres*, où la diversité des langues ouvre à la louange de Dieu.

Pour explorer ce défi de la pluralité des langues, commençons par nous laisser travailler par ce mythe de Babel. Parler de « mythe », c'est parler de l'enfance de l'humanité, où s'élabore une connaissance de ce qui fait la vérité et la profondeur de l'homme en un temps où l'on n'avait pas encore les outils conceptuels pour le faire. L'épisode qui se trouve en *Genèse 11* clôt le temps des origines, il est encadré par des généalogies.

## ■ SITUATION INITIALE

Le récit débute par la description d'une situation où « tout le monde se servait d'une même langue et des mêmes mots » (traduction de la *Bible de Jérusalem*), où « toute la terre était lèvre unique et paroles uniques » (traduction plus proche du texte hébreu). Tout le monde, toute la terre : or nous savons depuis les premiers chapitres de la *Genèse* que la totalité sans marque de différenciation pose problème. Rappelons-nous le : « Tu peux manger de tous les arbres du jardin... tous, sauf un », nous signifiant que vivre comme créatures de Dieu, c'est accepter de n'être pas tout à soi tout seul. Cette situation initiale nous présente un monde, une terre « monologue », où paroles et discours sont caractérisés par leur unicité et leur uniformité.

« Comme les hommes se déplaçaient à l'orient, ils trouvèrent une plaine au pays de Shinéar et ils s'y établirent. » (v. 2) Que cherchent-ils ces hommes qui se déplacent ? On ne sait pas, ils trouvent un lieu et s'y installent comme par hasard. Cela semble comme un coup d'arrêt au mouvement d'expansion initié en *Genèse* 1 : « Croissez,

multipliez, emplissez la terre. » Ce coup d'arrêt va se préciser avec la suite.

## ■ LE PROJET DES FILS D'ADAM

« Ils se dirent l'un à l'autre, allons, faisons des briques et cuisons-les au feu ! La brique leur servit de pierre, et le bitume leur servit de mortier. » (v. 3) La traduction plus proche de l'hébreu rend mieux compte d'un langage où l'on s'adresse à l'autre, mais en fait pour dire la même chose, dans une répétition qui tourne en boucle : « Allons, briquetons des briques et brûlons-les à la brûlée. » Il n'y a pas l'altérité d'un sujet qui parle à un autre, tout le groupe produit les mêmes énoncés de paroles techniques qui portent essentiellement sur la manière de fabriquer des briques. Ces briques-pierres liées au mortier, ça prend, ça colle, et l'on veut nous faire croire que le langage entre les humains va permettre que ça colle immédiatement entre eux si chacun dit la même chose à son voisin.

« Ils dirent : “ Allons ! Bâtissons-nous une ville et une tour dont le sommet pénètre les cieux !

Faisons-nous un nom et ne soyons pas dispersés sur toute la terre. ” » (v. 4) La ville comme horizontalité et la tour comme verticalité sont signes de reconnaissance et de distinction. Mais l'étonnant est la démesure de cette tour « ayant la tête aux cieux » ! La séparation ciel-terre du récit fondateur de la création est ici contestée.

En prolongement de la tour, le « nom » sera signe que le projet est une réussite. Mais la question qui se pose à cet endroit du texte est le « faisons-nous un nom », un nom que l'on se fait, que l'on se donne. Encore un signe du refus d'altérité, pas d'Autre qui donne le nom. Dans cette auto-proclamation, on est à l'opposé des généalogies qui encadrent ce récit et qui soulignent combien il est important d'être nommé dans la suite des générations, par un nom qui nous situe toujours dans l'axe de la parole d'un autre, des pères vers les fils. Babel n'est donc pas tant une figure de l'orgueil humain ou de la peur d'être dispersé « que l'aveu d'une misère symbolique, d'un rapport mort à la parole », écrit Daniel Sibony<sup>1</sup>.

## ■ LES RAISONS QUI RENDENT URGENTE LA VISITE DE YAHVÉ

« Or Yahvé descendit pour voir la ville et la tour que les fils d'Adam avaient bâties. » (v. 5) Arrive dans le récit un personnage nommé Yahvé, le Seigneur, qui vient voir pour savoir de quoi il retourne avec ce projet mis en œuvre et il ne tarde pas à faire le constat suivant : « Voici que tous font un seul peuple et parlent une seule langue, et tel est le début de leurs entreprises ! Maintenant aucun dessein ne sera irréalisable pour eux. » (v. 6)

Ce verset dans les groupes de lecture produit son effet de division, on y voit spontanément le Seigneur comme un adversaire du projet d'unité des hommes. Une lecture plus approfondie permet d'y voir plutôt une interrogation sur les causes et les effets qui ne manqueront pas de se produire avec un tel projet s'il est mené à son terme. Daniel Sibony traduit ainsi ce même verset : « Ils n'auront pas de limite quand ils voudront faire quelque chose. » Et il poursuit : « S'il n'y a pas de limite, il n'y a pas de création. »

---

1. Daniel Sibony, *Lectures bibliques*, Paris, Odile Jacob, 2006.

Ce désir d'immédiateté, de possession, d'appropriation, le récit de création l'a déjà souligné comme une impasse dans la relation homme-femme. Avec le récit de Babel, ce même désir vient aussi perturber les relations collectives et sociales. Cette immédiateté sans la médiation d'un autre, le Seigneur en a perçu les effets mortifères dans les différentes étapes du projet : fabriquer des briques, construire une ville et une tour, se parler les uns aux autres pour dire les mêmes choses avec les mêmes mots, or ce n'est pas cela parler en vérité. La vérité passe toujours par quelqu'un, par une présence vivante.

Alors le Seigneur décide d'intervenir : « Allons ! Descendons ! Et là, confondons leur langage pour qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres. » (v. 7). Le pluriel en Dieu par son insistance nous interroge. La traduction à partir de l'hébreu est encore plus imagée, plus corporelle : « Embrouillons ici leurs lèvres ». Le mode de traitement du Seigneur va consister à « secouer l'enfermement identitaire », mettre du pluriel et de la résistance dans le langage.

Finie la parole en miroir qui se contente de

répéter ce que l'autre dit. Si on a même langue et mêmes mots, on n'a rien à transmettre. Là où les hommes veulent parler au singulier, Dieu parle au pluriel. Le traitement va commencer par obliger à l'écoute. Pour être des humains parlants, il faut commencer par être des sujets de l'écoute. « Yahvé les dispersa de là sur toute la surface de la terre et ils cessèrent de bâtir la ville. » (v. 8) Disperser, c'est mettre de la distance, de la différence. Ils vivent l'expérience de perdre leurs repères. « Ils reçoivent un grand coup, un traumatisme qui les exile dans leur langue et leur impose des écarts, des partages forcés pour exister. » (Sibony) « Aussi, on nomma la ville Babel... » Il ne reste plus rien de la ville, la seule trace qui reste c'est son nom « Porte du ciel ». Le verbe hébreu d'où le nom est tiré signifie mêler, confondre les langages, trace de l'intervention de Dieu pour redonner du jeu dans le système clos inventé par les hommes.

## LE RÉCIT DE PENTECÔTE

Dans les *Actes des apôtres* au chapitre 2, nous voyons les Juifs venus de toutes les nations qui

sont sous le ciel entendre les merveilles de Dieu, chacun dans sa langue maternelle. Il arrive qu'on puisse lire le commentaire suivant : Pentecôte vient réparer les malheurs de Babel et effacer ce châtement infligé par Dieu aux hommes qu'il avait divisés par la pluralité des langues. Ce genre de commentaire ne résiste pas à un regard plus attentif sur la structure du texte.

Le récit s'ouvre sur un rassemblement : « Ils se trouvaient tous ensemble dans un même lieu. » Tous sont dans une attente priante lorsque bruit et vent emplissent la maison avec la descente du feu sous la forme de langues multiples qui viennent se poser sur chacun d'eux. Bruit, coup de vent, langues, feu sont comme autant de figures nécessaires pour dire le don de l'Esprit. On assiste ainsi à une transformation qui fait passer du bruit, du sonore au verbal, à une langue d'abord adressée à tous, puis articulée par Pierre en un discours aux hommes de Judée qu'il appellera plus loin « frères ». Chacun entend dans sa langue ce que disent ces Galiléens. Comment comprendre cette capacité que donne l'Esprit de parler en d'autres langues ? Il ne s'agit pas d'une spectaculaire prouesse linguistique qui

ferait parler en langues étrangères sans les avoir apprises. Mais la capacité réelle à parler tout court et à être compris universellement quand les apôtres témoignent des merveilles de Dieu. Le règne de Dieu, voilà qu'il devient possible d'en dire quelque chose, d'en parler aux autres et ils peuvent l'entendre. Le récit de la Pentecôte chez Luc s'inscrit dans la droite ligne du récit de Babel : à Babel, l'humanité a appris la diversité, à la Pentecôte, elle apprend l'unité dans la diversité, une unité qui s'accompagne de la reconnaissance du caractère unique de chacun.

En lisant la suite de ce récit dans le *Livre des Actes*, on voit que les critiques ne tardent pas à fuser : qu'est-ce que cela ? Ils sont pleins de vin doux. Hier comme aujourd'hui, il y a une manière de refouler l'étrangeté qui se manifeste et de l'évacuer comme une question non pertinente, de réduire l'événement à du déjà-vu, déjà-connu. C'est à ce moment qu'intervient le discours de Pierre qui prend la parole et dit à son auditoire : comprenez ce qui se passe, comprenez bien pourquoi vous entendez. Et Pierre interprète l'événement à partir de l'itinéraire de Jésus de Nazareth qu'il va parcourir : « Jésus a reçu l'Esprit

Saint promis et l'a répandu comme vous le voyez et l'entendez... et (au verset 39) c'est à vous qu'est destinée la promesse et à vos enfants ainsi qu'à tous ceux qui sont au loin, aussi nombreux que le Seigneur notre Dieu les appellera. »

La parole de Pierre est claire. Le don promis par Jésus, c'est le don de la vie. L'Esprit se manifeste d'abord par le don de la parole, un don qui est promesse de vie, manifestée pour tous sans distinction. Ce récit nous rappelle que la vérité universelle du Dieu Père, Fils et Esprit retentit dans le cœur et le corps de chacun. Le souffle de l'Esprit vient ébranler nos langues, leur donner de parler à neuf et de faire entendre aux hommes, nos frères, quelque chose de leur origine. Une expérience qui rassemble, un apprentissage que l'unité n'est possible que dans la différence. Surgit ici un nouveau mode de rassemblement autour du nom de Jésus-Christ mort et ressuscité, un nom reçu d'un Autre et non que l'on se fait à soi-même.

## ■ POUR CONCLURE

Dans un numéro de la LAC consacré aux témoignages et aux questions posées par les migrations et l'accueil dans notre société de ceux qui sont porteurs d'une autre langue et d'une autre culture, les récits bibliques nous font entendre que de tout temps l'altérité ou l'irréductible différence de l'autre, son étrangeté même qui fait éprouver la diversité comme dangereuse, menaçante parfois, est un passage obligé pour grandir en humanité. Les témoignages de la LAC au fil de ce numéro nous montrent que l'universel est un leurre tant qu'il n'est pas médiatisé par du concret, du particulier<sup>2</sup>.

---

2. Des travaux pour aller plus loin : François Marty, *La bénédiction de Babel*, Paris, Cerf, 1990 et Jean-Claude Giroud, *L'empreinte du septénaire* – Genèse 1-11 et Apocalypse 5-8, Thèse Lyon 2, 2014.



ALICE ZENITER, *L'ART DE PERDRE*  
(FLAMMARION/ALBIN MICHEL, 2017)

Par Nicolas Renard

**Nicolas est retraité, ancien chef d'établissement en ZEP. Il fait partie de l'équipe précarité et il est responsable de la LAC.**

Naima est la petite fille d'un harki algérien. Parisienne, elle travaille dans une galerie d'art et l'Algérie ne représente plus pour elle qu'une toile de fond floue et lointaine. Mais le surgissement des questions identitaires que vit notre société et la présentation d'une artiste algérienne dans sa galerie vont l'amener à se pencher sur ses origines et à remonter à ce qu'ont vécu ses ancêtres. Ainsi s'ouvre ce roman d'Alice Zeniter, un roman qui a obtenu le prix Goncourt des lycéens en 2017.

Dans sa quête, Naima retrouvera la figure de son grand-père Ali obligé de quitter l'Algérie avec sa famille au moment de l'Indépendance. Ce livre est le récit d'une errance qui va mener des montagnes de Kabylie à une cité de transit puis à un HLM en Normandie. Arrachement du

pays natal et arrivée dans une France qui ne le reconnaît pas : la famille d'Ali subit une migration forcée dans un univers hostile.

Ali est un paysan aisé qui exploite des champs d'oliviers en Kabylie. Le pressoir qu'il a acquis lui permet d'exercer une activité prospère et il fait figure de notable local. Son engagement auprès de la France au Mont Cassin pendant la guerre de 40 lui vaudra reconnaissance et médailles. En Kabylie, il préside l'association des anciens combattants.

Mais ceci, c'est sans compter avec les velléités indépendantistes qui se développent après la guerre de 40. Ali ne comprend pas ce désir d'indépendance et il va se retrouver du mauvais côté dans la guerre naissante. Isolé, poursuivi par le FLN, il apparaît malgré lui comme ayant pris la cause de la France. Il devient harki. Les menaces qui pèsent sur lui deviennent trop fortes et il est finalement contraint à l'exil. Il réussit à obtenir un passage de bateau vers Marseille en 62 et le voilà interné dans un camp de transit et de reclassement pour harkis à Rivesaltes avec toute sa famille.

L'engagé volontaire auprès de la France en 40, le médaillé militaire se retrouve tel un paria dans un camp qui abrite les perdants de la guerre coloniale. Considérés comme des traîtres en Algérie, ils sont perçus comme des étrangers à leur arrivée en France. Ils deviennent invisibles. Dans cet univers hostile, Ali va chercher avant tout à préserver sa famille. Suivront deux années dans un hameau où il travaille pour l'Office national des forêts.

Puis c'est le départ à Flers, en Normandie, où Ali a obtenu un appartement en HLM. Un appartement neuf « avec une baignoire ». Ali est ouvrier en tôlerie. Et c'est la chronique d'une famille partagée entre son univers d'origine et l'intégration à la vie française. Yema, la grand-mère, ne parle qu'arabe. Mais les enfants suivent une scolarité qui les intègre peu à peu dans leur environnement français. Ce sont eux qui font les papiers de la famille. On ne parle guère de l'Algérie et il n'y a pas de dialogue dans la famille sur la vie d'avant. Le silence s'installe sur le sujet.

Hamid, le père de Naima, la narratrice, a 12 ans lorsque la famille arrive à Flers. Ses copains sont français et la distance se creuse peu à peu entre

son univers familial et le monde que lui ouvre l'école. Il ne perçoit plus le sens des traditions familiales et abandonnera bientôt le ramadan. Il découvre Paris à l'occasion d'un séjour qu'il y réalise avec deux amis. Il y rencontrera Clarisse avec qui il va s'installer. Après un temps de travail en intérim et un temps de formation, il se trouve embauché à la Caisse d'allocations familiales.

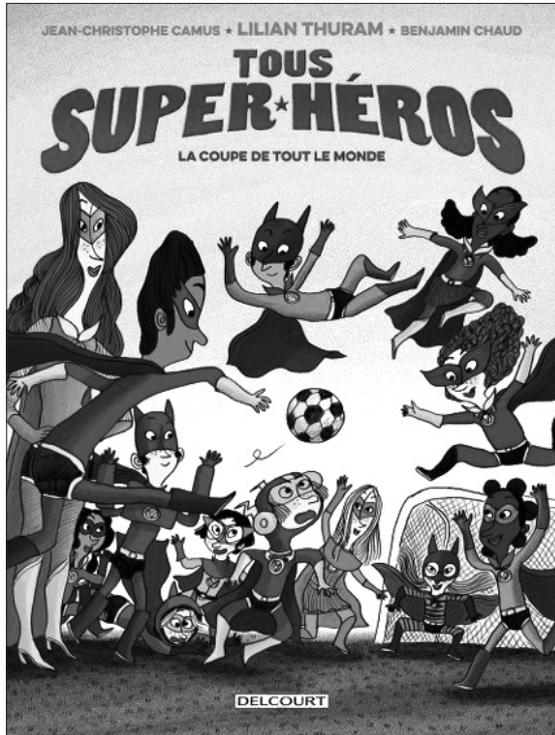
Hamid retournera à Flers parce que sa famille a reçu un courrier officiel d'Algérie annonçant que désormais la loi exige que les terres soient cédées à ceux qui les travaillent. Le désaccord du père et du fils sur le sujet et leur intransigeance les séparent irrémédiablement. C'est la rupture. Tous deux se mureront dans le silence concernant l'histoire passée. Hamid ne parlera plus jamais de l'Algérie aux trois enfants qu'il aura avec Clarisse dont Naima, la narratrice.

C'est pour sortir de cette gangue de silence que Naima va aller enquêter en Algérie et reconstituer cette fresque familiale. Elle a hérité d'une histoire parcellaire faite de beaucoup de non-dits.

Les lycéens se trompent rarement dans

l'attribution de leur prix Goncourt. Là encore, ce fut un bon choix. C'est un livre très dense qui éclaire le parcours des harkis, l'oubli ou l'incompréhension dont ils ont fait l'objet. Mais plus largement, c'est le roman de l'exil. C'est le roman d'une séparation entre un pays d'origine et un pays d'accueil qui ne vous attend pas. C'est le roman d'une rencontre qui ne va pas de soi tant elle accumule d'incompréhensions et de non-dits. Deux générations plus tard, Naima cherche à remonter vers ses origines. Elle rend la parole à ceux qui en furent privés.

C'est un livre à lire.



*Tous Super-héros* est une bande dessinée ludique qui invite les enfants comme les grands à devenir des défenseurs de l'égalité et de la solidarité...

Elle a été imaginée par Lilian Thuram, champion du monde de football en 1998 et champion d'Europe en 2000, avec la complicité du scénariste Jean-Christophe Camus et du dessinateur Benjamin Chaud.

Le tome 2 qui vient de sortir raconte l'histoire d'une classe dans laquelle arrivent deux migrants, un réfugié climatique et un réfugié politique...



## CHERS AMIS MAGHRÉBINS

Par Alain Le Négrate

Stephen Smith annonce que la jeune Afrique va se ruer vers l'Europe<sup>1</sup>. Sa prédiction, appuyée sur des analyses chiffrées, a pour effet d'affoler ses lecteurs. Pourtant le professeur d'université en Caroline du Nord n'arrive pas à convaincre les journalistes de la revue *Jeune Afrique* et encore moins l'INED<sup>2</sup>. Laissons les chiffres et les prophètes d'apocalypse culturelle et suivons plutôt Octavio Paz dans sa formule connue : « Toute culture naît du mélange, de la rencontre, des chocs. À l'inverse, c'est de l'isolement que meurent les civilisations<sup>3</sup> ». Le texte proposé ici illustre ce point de vue, il concerne directement notre culture européenne occidentale. L'historien Henri-Irénée Marrou (1904-1977) nous renvoie au début du

.....  
1. Stephen Smith, *La ruée vers l'Europe*, Grasset, 2018

2. Cf. dans *Le Monde* du 13 septembre 2018 : « Une étude invalide la thèse d'une invasion annoncée du Vieux Continent par la population d'Afrique subsaharienne de 2050. »

3. Octavio Paz (1914-1998), poète, diplomate mexicain et homme politique antifasciste.

christianisme, quand un heureux courant a traversé la Méditerranée du Sud vers le Nord. Lors d'un colloque à Malte en 1976, il a décrit comment la théologie balbutiante en Europe s'est affermie grâce à l'apport africain. Intervenant devant des universitaires, il s'adressait surtout aux Maghrébins musulmans, dans le style oral et vivant d'une improvisation. Parmi eux, l'intellectuel algérien Mohammed Arkoun a dû écouter avec émotion cet acte de dialogue, ponctué de l'adresse « vous Maghrébins ».

« Il y a eu un transfert du Sud vers le Nord. Le christianisme africain a été l'agent combien fécond, combien efficace, d'un transfert de culture du Sud au Nord, d'Afrique en Europe.

Et je ne sais pas si vous, Maghrébins, y pensez suffisamment. Demandez-vous quelquefois pourquoi nous sommes si nombreux, historiens européens, et en particulier historiens chrétiens, à nous intéresser si passionnément à l'œuvre, à la pensée, non plus des " fantassins de l'Église d'Afrique ", mais de ses maîtres, de ses grands docteurs. Il n'y a pas qu'Augustin : regardez Tertullien de Carthage par exemple et Cyprien, passionnément discuté entre chrétiens et non-chrétiens. [...] Eh bien, pourquoi sommes-nous si intéressés par ces ancêtres d'Afrique ? C'est parce que l'Église d'Afrique a été une des grandes éducatrices de la chrétienté latine. [...]

Je ne dis pas que l'Afrique est l'unique éducatrice, mais elle est une des composantes essentielles de la création de cet Occident latin qui est devenu la civilisation de l'Europe occidentale au-delà du christianisme. Je crois que vous devriez, vous Maghrébins – je m'adresse spécialement à eux –, vous devriez être assez fiers de cela, d'avoir offert à l'Europe ces maîtres qui l'ont formée. [...]

Vous avez été le pays d'où sont sortis ces maîtres à penser – et quels maîtres ! – qui ont été à l'origine de cette chrétienté latine dont – que nous soyons chrétiens ou postchrétiens – nous tous, Européens d'Occident, nous sommes les héritiers. [...]

En 1977, nous allons fêter à Lyon le 18<sup>e</sup> centenaire des martyrs de Lyon martyrisés sous Marc-Aurèle en 177. C'est le premier épisode historiquement sûr de l'histoire du christianisme en Gaule. En 177, il y a déjà des chrétiens en Gaule, mais le christianisme, cette religion orientale, est essentiellement représentée par des immigrants grecs, bien qu'il y ait déjà quelques gallo-romains parmi eux. [...] Le christianisme est en 177, dans la Gaule, quelque chose de très étranger, à peine implanté dans le sol. Et il est représenté essentiellement par des immigrants d'origine grecque. À Rome, certes, le christianisme est florissant depuis l'époque apostolique, mais dans ces mêmes années-là, la théologie et la liturgie continuent à se faire en grec. Oui, même dans l'Église de Rome. Or, dans ces années 177-180, vous avez en Afrique une Église latine autour de Carthage, celle de Tertullien, qui cinquante ans après connaîtra plus de cent évêques. Or ces gens-là sont des Latins, ils pensent en latin, ils réagissent en Latins, et ce sont eux qui, les premiers, ont pensé le christianisme d'une manière véritablement occidentale et c'est pour cela qu'ils ont servi de

maîtres au reste de l'Occident.

Je suis un historien de la théologie chrétienne, donc je puis en témoigner : le christianisme latin ne devient véritablement adulte, ne devient véritablement séparé de ses origines grecques, ne devient véritablement lui-même que lorsqu'il a été illuminé par le génie d'Augustin, évêque d'Hippone. Prenez par exemple celui qui l'a baptisé – c'est un très grand évêque, Ambroise –, l'évêque de Milan.

Lorsque Ambroise, un ancien fonctionnaire impérial, veut faire de la théologie – par exemple, il se pose le problème : « Qu'est-ce que le Saint-Esprit ? Qu'est-ce que la Trinité ? » – il se fait expédier les derniers traités sur la question qui ont paru en Orient. Il se fait envoyer le *Traité du Saint-Esprit* de Didyme d'Alexandrie, le *Traité du Saint-Esprit* de Basile de Césarée. Et c'est avec cette théologie grecque qu'il fabrique hâtivement une théologie parlée en latin, tandis qu'avec Augustin les mêmes problèmes sont repensés, de façon tout à fait originale, et deviennent cette forme de pensée qui n'a cessé de créer depuis lors ce fossé que nous n'avons pu jamais tout à fait combler entre l'Église d'Orient et l'Église d'Occident. [...]

En théologie, à quel moment s'aperçoit-on qu'il y a une pensée originale ? C'est lorsqu'il commence à y avoir une hérésie, c'est-à-dire qu'on est obligé de distinguer entre le vrai et le faux. Longtemps les hérésies étaient des maladies spécifiquement grecques. La première hérésie véritablement occidentale, c'est le pélagianisme. [...] Le moine Pélage, né en Grande-Bretagne, vivait à Rome. Et je crois avoir montré – personne ne m'a contesté cette thèse – que le pélagianisme a été dès l'abord un

anti-augustinisme. Pélage est quelqu'un qui n'a pas compris cette nouvelle manière de vivre, de penser le christianisme qu'Augustin avait mise au point. Et c'est un témoignage tout à fait extraordinaire : on voit Pélage se mettre à tomber à bras raccourcis, « boxer » un évêque africain en lui disant : « Tu es un Africain, tu penses les mêmes choses que cet affreux Augustin qui a dit... ». Et partant d'une phrase des *Confessions*, Pélage a été amené à former sa propre doctrine qui a été repoussée comme hérétique. Aussi bien, constatant l'intérêt constamment renouvelé que nous prenons à l'étude de ces grands maîtres – qu'ils s'appellent Tertullien, Cyprien, Augustin, etc. – nous pouvons dire que l'Afrique chrétienne a littéralement fécondé l'Occident latin. C'est pourquoi vous ne pouvez pas penser que le christianisme paléochrétien, c'est une aventure – pour reprendre une expression de Mandouze – qui se termine au XI<sup>e</sup> siècle entre 1011 et un témoignage de Grégoire VII qui est, je crois, de 1054, dernier témoignage chrétien en Ifrîqiya. L'aventure du christianisme africain ne se termine pas au XI<sup>e</sup> siècle. Mais cette aventure se continue par ce transfert culturel qui a apporté dans l'Europe continentale la pensée mise au point par les docteurs d'Afrique. [...]

Nous avons mis à l'étude l'émigration culturelle d'Afrique en Europe occidentale, à la fin de l'Antiquité : évêques, moines, bibliothèques. Nous voulons repérer les étapes par lesquelles s'est réalisé ce transfert de culture. Cela a commencé du vivant d'Augustin, car on n'a pas attendu sa mort pour reconnaître sa grandeur : on s'arrachait ses livres à peine parus ; or vous savez qu'à ce moment-là, il n'y avait pas d'imprimerie : il fallait donc se communiquer un manuscrit pour en prendre une copie. Paulin de Nole écrit à Augustin pour lui demander de lui envoyer ses livres.

Prosper d'Aquitaine, qui vit plus tard à Rome, se fait un propagandiste acharné de la doctrine d'Augustin. [...] Mais il n'y a pas seulement des commandes de librairies, ce sont des hommes d'Afrique qui se sont transportés d'Afrique en Europe : cela commence avec les persécutions vandales. [...] Fulgence de Ruspe sera exilé à Cagliari, en Sardaigne. Et dès qu'il arrive là, ce moine d'Afrique, cet évêque d'Afrique, il voit arriver des émissaires de moines scythes, c'est-à-dire des Roumains de Dobroudja (car là-bas on parlait latin aussi dans ce qui est aujourd'hui la Dobroudja roumaine). Et ces moines scythes, qui ont du mal à se faire comprendre (car ce sont des Latins), ces théologiens de Constantinople, profitent de la présence de cet évêque africain en Sardaigne pour venir réclamer du renfort de théologie. De même Césaire d'Arles, l'un de nos grands docteurs gaulois, du VI<sup>e</sup> siècle, aura été formé par Julien Pomère – l'auteur du *De Vita Contemplativa* – qui est originaire de Maurétanie césarienne. De même, l'Espagne : nous possédons un recueil de *Vies des évêques* de Merida, qui nous apprennent que des moines africains ont apporté en Espagne des bibliothèques entières. Tout l'Occident a bénéficié de ce transfert physique d'hommes d'Église, de savants, de théologiens. Je dis tout l'Occident jusqu'à l'Angleterre.

Vous savez, quand on parle de la conversion des Anglo-Saxons, on évoque la première mission organisée à la fin du VI<sup>e</sup> siècle par Grégoire le Grand ; mais en réalité, c'est la seconde mission, celle du pape Vitalien au siècle suivant, qui a été vraiment la plus féconde. Or, quels sont les deux hommes qui l'ont dirigée ? L'un était un Oriental, Théodore de Tarse, l'autre était un moine, Adrien, qui s'était réfugié dans la petite île de Nisida, entre Pouzoles et Naples. Adrien était un Africain.

Vous voyez, de l'Andalousie et de la Campanie jusqu'à l'Angleterre, la chrétienté latine tout entière, l'Europe occidentale tout entière a été de la sorte fécondée, éduquée, cultivée par vos ancêtres selon la chair sinon l'esprit, vos pères, chers amis maghrébins. »

(Extrait de Henri-Irénée Marrou,  
*Interférences culturelles et apport paléochrétien –  
Intervention au 2<sup>e</sup> Congrès international d'étude des cultures de la Méditerranée  
occidentale - Malte 1976*, Actes publiés par Micheline Galley, SNED, Alger, 1978,  
tome 2, p. 171-176.)

## *Legs : Le don de la vie... en héritage*

**L**a Mission de France est habilitée à recevoir des dons, donations, legs et assurances vie.

*Pour que continue la présence d'Église qu'assure la Communauté Mission de France dans le monde d'aujourd'hui, vous pouvez léguer tout ou partie de vos biens, étant respectés les droits des héritiers réservataires.*

*Association diocésaine, la Mission de France est exonérée de tous droits de mutation, que ce soit au titre d'une succession ou d'une donation.*

*Pour plus d'informations, n'hésitez pas à contacter l'économiste de la Communauté Mission de France, Père Daniel Chouin au 01 43 24 79 58*

## *Bulletin d'abonnement ou de réabonnement*

**à renvoyer à :**

MISSION DE FRANCE / LETTRE AUX COMMUNAUTÉS  
BP 101 – 94171 LE PERREUX-SUR-MARNE CEDEX

NOM .....

Prénom .....

Adresse .....

Code postal ..... Ville .....

**Abonnement\***

**Réabonnement\***

\* Mettez une croix dans les cases correspondantes

• **Lettre aux Communautés ordinaire**  **40 €**

**de soutien**  **45 €**

• **Offre pour les moins de 35 ans non abonnés**  **20 €**

**Je fais un don de :** ..... €

**Joindre au bulletin,** votre chèque, libellé à l'ordre de "MDF - Lettre aux Communautés".

**Ci-joint un chèque de :** ..... €